



45^e édition

FRANK CASTORF

Les Frères Karamazov de Fédor Dostoïevski

La MC93 à la Friche industrielle Babcock – 7 au 14 octobre 2016

Service de presse : Christine Delterme, Guillaume Poupin

Assistante : Alice Marrey

Tél : 01 53 45 17 13 | Fax : 01 53 45 17 01

c.delterme@festival-automne.com

g.poupin@festival-automne.com

assistant.presse@festival-automne.com

Revue de presse Radio/TV

FRANK CASTORF

Les Frères Karamazov de Fédor Dostoïevski

La MC93 à la Friche industrielle Babcock – 7 au 14 octobre 2016

45^e édition – Festival d'Automne à Paris

ECOUTER :

Mardi 30 août 2016

France Culture / Ping Pong / Martin Quenehen et Mathilde Serrell – 19h à 20h

Invitée en direct : Jeanne Balibar

<http://www.franceculture.fr/emissions/ping-pong/jeanne-balibar-elitza-gueorguieva>

Mercredi 7 septembre 2016

France Inter / Boomerang / Augustin Trapenard – 9h10

Annonces de la 45^e édition du Festival d'Automne et *Les Frères Karamazov* de Frank Castorf

<https://www.franceinter.fr/emissions/boomerang/boomerang-07-septembre-2016>

France Musique / La Matinale / Antoine Pecqueur – 8h06

Chronique sur les « Turbulences à la Volksbühne de Berlin », zoom sur Frank Castorf

<http://www.francemusique.fr/emission/culture-eco/2016-2017/turbulences-la-volksbuhne-de-berlin-09-07-2016-08-10>

Jeudi 8 septembre 2016

France Inter / Le journal de 8h / Marc Fauvelle – 8h

Chronique de Stéphane Capron sur *Les Frères Karamazov* de Frank Castorf et une interview de Jeanne Balibar

<https://www.franceinter.fr/emissions/le-journal-de-8h/le-journal-de-8h-08-septembre-2016>

France Bleu Ile de France / Infos / Rémi Brancato

Chronique sur la Friche Babcock à la Courneuve

<https://www.francebleu.fr/infos/culture-loisirs/la-courneuve-du-theatre-dans-l-ancienne-usine-1473353826?xtmc=La+Courneuve&xtnp=1&xtr=2>

Vendredi 9 septembre 2016

France Info / Thierry Fiorile

Interview à l'issue de la représentation de Jeanne Balibar

Lundi 12 septembre 2016

France Culture / La Dispute / Arnaud Laporte – 21h à 22h

Les Frères Karamazov de Frank Castorf

Intervenants : René Solis et Marie-José Sirach

<http://www.franceculture.fr/emissions/la-dispute/spectacles-vivants-les-freres-karamazov-et-reparer-les-vivants>

VOIR :

Jeudi 8 septembre 2016

Canal + / Le journal du cinéma – 18h55

Jeanne Balibar

<http://www.canalplus.fr/cinema/emissions-cinema-sur-canal/pid8577-le-journal-du-cinema.html?vid=1415009>

PRESSE

55 ARTICLES

Time out.fr – 8 juillet 2016

Elle – Août 2016

Time out.fr – 18 août 2016

Les Echos – 29 août 2016

Le Parisien 93 – 31 août 2016

La Terrasse – Septembre 2016

Supplément les Inrocks sur le Festival d'Automne – Septembre 2016

Supplément Io Gazette sur le Festival d'Automne – Septembre 2016

Agence France Presse Mondiales – 1^{er} septembre 2016

Enlarge your paris.fr – 1^{er} septembre 2016

Monde Magazine – 3 septembre 2016

La Croix – 5 septembre 2016

A nous Paris – 5 septembre 2016

Libération – 6 septembre 2016

La Couleur des planches.com – 7 septembre 2016

Sceneweb.fr – 7 septembre 2016

Les Inrocks – 7 au 13 septembre 2016

Pariscope – 7 septembre 2016

Sceneweb.fr – 8 septembre 2016 (sur Jeanne Balibar)

Sceneweb.fr – 8 septembre 2016 (sur *Les Frères Karamazov* de Frank Castorf)

Agence France Presse – 8 septembre 2016

Le Figaro et vous – 9 septembre 2016

La Croix – 9 septembre 2016

Les Echos Week-End – 9 septembre 2016

Libération – 9 septembre 2016

Mediapart – 9 septembre 2016

Théâtre Actu – 9 septembre 2016

13h de l'immobilier – 9 septembre 2016

Time out.fr – Vendredi 9 septembre 2016

Un fauteuil pour l'orchestre.com – 10 septembre 2016

Espaces Libres – 10 septembre 2016

New York Times – 10 septembre 2016

Du théâtre par gros temps.com – Samedi 10 septembre 2016

Le Monde – 11 septembre 2016

Hottello – 11 septembre 2016

Théâtre du blog – 11 septembre 2016

Les Echos – 12 septembre 2016

L'Humanité – 12 septembre 2016

Les 5 pièces – 13 septembre 2016

Stylist – 13 septembre 2016

Artichaut magazine.fr – 13 septembre 2016

Revue-frictions.net – Mardi 13 septembre 2016

Les Inrockuptibles – 14 septembre 2016

Le Monde – 14 septembre 2016

La revue des deux mondes.fr – 16 septembre 2016

Nonfiction.fr – 17 septembre 2016

Théâtral Magazine – Septembre 2016

Magazine Seine-Saint-Denis – Septembre 2016

Inferno – 20 septembre 2016

Les Inrockuptibles – 21 septembre 2016

Les Echos Week-End – 23 septembre 2016

Wanderersite.com – Mercredi 28 septembre 2016

L'avant-scène théâtre – Novembre 2016

Le Monde – Dimanche 6 et lundi 7 novembre 2016

Théâtre(s) – Hiver 2016

Les Frères Karamazov

Théâtre , Drame  mercredi 7 septembre 2016 - mercredi 14 septembre 2016



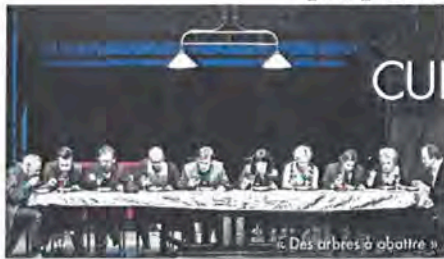
Il faut avouer que le projet a de l'envergure : mettre en scène l'un des chefs-d'œuvre de Fédor Dostoïevski, 'Les Frères Karamazov', avec onze acteurs filmés en direct sur le plateau et le tout sur plus de 6 heures de spectacle. Le bientôt ex-directeur de la Volksbühne de Berlin, Frank Castorf n'a peur de rien théâtralement. Et il le montre sans complexe dans cette adaptation épique souvent comparée à un « soap opéra » des 'Frères Karamazov'.

Pour cette version scénographiée par le regretté Bert Neumann, Castorf a tranché le texte, inséré d'autres sources, combiné le travail de la scène à la présence de la vidéo. Si vous n'avez pas eu le courage de lire le feuilleton – au total les Frères Karamazov se racontent sur douze livres – sachez que l'intrigue questionne, à partir de l'assassinat de Fédor Pavlovitch Karamazov, de nombreux thèmes philosophiques et existentiels.

Une œuvre exceptionnelle que l'on retrouve en ouverture du Festival d'Automne et qui marque le retour de la MC93 dans le paysage théâtral francilien. A chef-d'œuvre, lieu d'exception : le 'Karamazov' de Castorf sera joué à la friche industrielle Babcock à la Courneuve, spécialement mise à disposition pour l'événement.

PAR ELSA PEREIRA

1_ELLE_CULTURE_8/ELLE_ELLG_3688_P102



CULTURE



« Corbeaux », de Bouchra Quizguen.



Les Frères Karamazov.



Pedro Rodrigues et João Rui Guerra da Mata.

11 EVENEMENTS
ON FAIT LE TOUR DU...
FESTIVAL
D'AUTOMNE

UNE AVALANCHE DE BEAUTES, DE TROUBLES, DE CHOCS : LE FESTIVAL DU SPECTACLE VIVANT SE PROPAGE PARTOUT EN ÎLE-DE-FRANCE. REVUE DE DÉTAIL.

PAR THOMAS JEAN

Romans sur scène. Quand Krystian Lupa, monstre de la scène polonaise, monte le très misanthrope Thomas Bernhard, tout le monde en prend pour son grade : « Des arbres à abattre », méchant roman sur la Vienne cultivée des années 80, va brûler les planches, littéralement... Un autre artiste, qui a grandi lui aussi du mauvais côté du Mur, et sublime également la littérature : l'Est-Berlinois Frank Castorf adapte « Les Frères Karamazov », de Dostoïevski, à corps et à cris avec une Jeanne Balibar, parfaite germanophone, au sommet du foutraque.

Super-performances. Avec ses danseuses sud-marocaines, hiératiques ou en transe, la chorégraphe Bouchra Quizguen s'avère révolutionnaire au fil de sa performance, « Corbeaux ». Grande figure du happening, Tino Sehgal nous invite à vivre des instants qui ne laisseront nulle trace. Des acteurs dissertent avec vous du sens de la vie en plein Guggenheim, des danseurs se mêlent aux

foules de Marrakech... Présences étranges, elles aussi, ces Tilda Swinton et Charlotte Rampling dont les corps jouent les cimaises : Olivier Saillard, inventeur de shows poético-modeux, accroche à leurs bras des photos de Richard Avedon, de Brassai, ou comment habiller deux icônes de beaux clichés.

Questions de genre. Le cinéaste lisboète João Pedro Rodrigues, à qui le festival consacre une rétrospective, nous invite chez les travestis de cabaret ou nous immerge dans un Macao poisseux. Pour titiller tous azimuts les fantasmes et les identités.

Automnes arabes. Ils ont cru aux printemps arabes avant de se tourner, désormais exilés, vers le théâtre de résistance : Omar Abusaada, metteur en scène, et Mohammad Al Attar, auteur, racontent par des mots solaires les affres de leur Damas. La Syrie, elle, est encore à l'œuvre chez le Libanais Rabih Mroué qui tisse une symphonie multi-média nommée « The Pixelated Revolution ».



Charlotte Rampling et Tilda Swinton.

Eloge de la lenteur. Trop de soubresauts ? Lorgnons alors vers le théâtre méditerranéen de Claude Régy, 93 ans, où la parole est rare, le geste lent et le plateau nu. Rien d'apaisé pourtant dans le monologue qu'il a conçu pour son comédien Yann Boudaud, d'après le poème « Rêve et Folie », de l'Austro-Hongrois Georg Trakl : on y frôle magnifiquement le cauchemar. ■

FESTIVAL D'AUTOMNE. Du 7 septembre au 31 décembre. festival-automne.com

26 AOÛT 2016

THOMAS JEAN : NATALIA KUBANOW / HIGNAË EL OUAÏA ; FESTIVAL DU SPECTACLE VIVANT : KATERINA BEB

Que voir au théâtre en septembre ?

Tous les spectacles à Paris en septembre 2016



Par Elsa Pereira
Publié jeudi 18 août 2016



Les Frères Karamazov

Il faut avouer que le projet a de l'envergure : mettre en scène l'un des chefs-d'œuvre de Fédor Dostoïevski, 'Les Frères Karamazov', avec onze acteurs filmés en direct sur le plateau et le tout sur plus de 6 heures de spectacle. Le bientôt ex-directeur de la Volksbühne de Berlin, Frank Castorf n'a peur de rien théâtralement. Et il le montre sans complexe dans cette adaptation épique souvent comparée à un « soap opéra » des 'Frères Karamazov'. Pour cette version scénographiée par le regretté Bert Neumann, Castorf a tranché le texte, inséré d'autres sources, combiné le travail de la scène à la présence de la vidéo.

[EN SAVOIR PLUS →](#)

 [Friche Industrielle Babcock](#)  mercredi 7 septembre 2016 - mercredi 14 septembre 2016

Une rentrée à grands spectacles

Philippe Chevilley / Chef de Service | Le 29/08 à 06:00, mis à jour à 12:59



Une rentrée à grands spectacles « Les Damnés », dès le 24 septembre à la Comédie Française ©Christophe RAYNAUD DE LAGE

« Les Damnés » de van Hove, « 2666 » de Gosselin, « Les Frères Karamazov » version Castorf, trois fois Krystian Lupa et Thomas Bernhard, deux fois Bob Wilson, « Don Juan » avec Nicolas Bouchaud, Cavalli/Jolly à l'opéra, « Peau de vache » revue par Fau, « 42nd street » au Châtelet, la Biennale de la danse à Lyon... Notre sélection, non exhaustive, appelle au moins un commentaire : il est temps de reprendre le chemin des théâtres !

LES « MUST » D'AVIGNON

Parmi les grandes aventures du 70ème festival d'Avignon, deux furent particulièrement réussies. Le public parisien va pouvoir très vite le vérifier. Dans la Cour d'Honneur du Palais des Papes, la troupe de la Comédie-Française, mise en scène par le maître flamand Ivo van Hove, a donné chair au chef-d'oeuvre de Visconti « Les Damnés », en un maelstrom scénique mêlant grands effets de théâtre et de cinéma. Glaçante et noirissime mise en abîme de la peste nazie, le spectacle devrait être encore plus suffocant dans l'écrin doré de la salle Richelieu (en alternance du 24 septembre au 13 janvier, 01 44 58 15 15).

Autre moment fort d'Avignon 2016, l'adaptation en 11h30 (avec quatre entractes) du livre fleuve du chilien Roberto Bolaño « 2666 » par le jeune Julien Gosselin. Techno, vidéos, beau jeu, intelligence scénique... on ne s'ennuie pas un instant pendant cette saga pleine de surprises qui dit la violence du monde. On pourra la voir à l'Odéon-Ateliers Berthier, du 10 septembre au 16 octobre, en deux soirées ou les samedi et le dimanche (en intégrale) -dans le cadre du Festival d'automne.

LES RENDEZ-VOUS D'AUTOMNE



Les Frères Karamazov au Festival d'Automne © Thomas Aurin

Le prestigieux Festival d'Automne (01 53 45 17 17), qui se déploie dans plusieurs grands théâtres parisiens et d'Ile de France, nous promet d'autres « highlights ». Et d'abord la relecture iconoclaste des « **Frères Karamazov** » de Dostoïevski par le trublion de la scène allemande Frank Castorf, inaugurant la première saison de la MC93 sous l'égide d'Hortense Archambault (Friche industrielle Babcock à la Courneuve du 7 au 14 septembre). On (re)verra avec plaisir « **Antoine et Cléopâtre** » de Shakespeare dans la version brève et chamannique de Tiago Rodrigues, adaptée en français au Théâtre de la Bastille (du 14 septembre eu 8 octobre).

Claude Régy proposera sa nouvelle création « **Rêve et folie** » de Georg Trakl. Le clou du festival sera les deux magnifiques spectacles de Krystian Lupa dédiés à Thomas Bernhard : « **Place des héros** », montré à Avignon 2016 (La colline du 9 au 15 décembre) et « **Déjeuner chez Wittgenstein** » (13 au 18 décembre au Théâtre de la Ville/Abbesses) -l'Odéon (01 44 85 40 40) pour sa part présentera « **Des arbres à abattre** », grand succès d'Avignon 2015, du 30 novembre au 11 décembre.

LA COURNEUVE

L'usine en friche devient décor de théâtre

FAIRE TENIR un décor à l'intérieur d'un théâtre, c'est le travail quotidien de Patrick Devendeville, directeur technique de la **MC 93**, scène nationale de Bobigny. Mais jamais encore, en quatorze ans de maison, il n'avait dû créer un théâtre à l'intérieur d'un décor.

Le décor, c'est le cadre monumental de la friche Babcock. Le site industriel désaffecté de La Courneuve a tapé dans l'œil d'Hortense Archambault, directrice du théâtre balbynien. L'institution se prépare à une saison « hors les murs » mais ancrée dans d'autres villes du 93 — ses locaux de Bobigny étant encore en travaux pour un an.

L'une des halles de Babcock, aux dimensions de cathédrale (156m de long, 57m de large, 15m de haut) accueillera bientôt trois représentations d'une pièce, elle aussi, hors normes : « Les frères Karamazov », de l'Allemand Frank Castorf, d'une durée de... 6h15 !

Pour préparer ce spectacle démesuré qui marquera l'ouverture du Festival d'automne à Paris, les équipes techniques de la **MC 93** travaillent d'arrache-pied depuis le début de l'été. Patrick Devendeville a été soufflé lorsqu'il a découvert l'endroit, l'an dernier : « Pour nous, gens de théâtre, c'est un lieu magique. Vous voyez les volumes, vous imaginez ce qu'on peut faire à l'intérieur... C'est le temps du rêve... Et puis la réalité reprend le dessus ! »

Le lieu n'offrait ni arrivée d'eau, ni d'électricité. Il a fallu installer un transformateur électrique au cœur de l'été, combattre l'écho à l'aide d'une palanquée de micros suspendus et

d'épais rideaux de scène, créer de toutes pièces les régies techniques...

Vendredi dernier, les menuisiers fabriquaient le bar de l'indispensable buvette qui accueillera le public à l'entracte. Et si une partie des décors doit arriver d'Allemagne, le reste a été fabriqué sur place : deux « maisons » hautes de 8 m, une « église » aux murs de parpaing... La scène et une piscine devaient être installées cette semaine, dans le cadre brut du hangar tout en béton et en poutres métalliques.

Avec la pièce de Frank Castorf, c'est la première fois depuis 2002

que la friche Babcock ouvre ses portes au public. En partenariat avec le centre culturel Houdremont de La Courneuve, la **MC**

Deux « maisons » et une « église » fabriquées sur place

93 va creuser le filon en enchaînant sur deux autres spectacles.

Du 24 septembre au 1^{er} octobre, le circassien Johann Le Guillerm plantera son chapiteau entre les murs de l'ancienne usine, pour y présenter « Secret (temps 2) », seul sur piste.

Du 7 au 9 octobre, Babcock accueillera le spectacle « Danse de nuit », du chorégraphe Boris Charnatz, dans le cadre du festival d'automne à Paris.

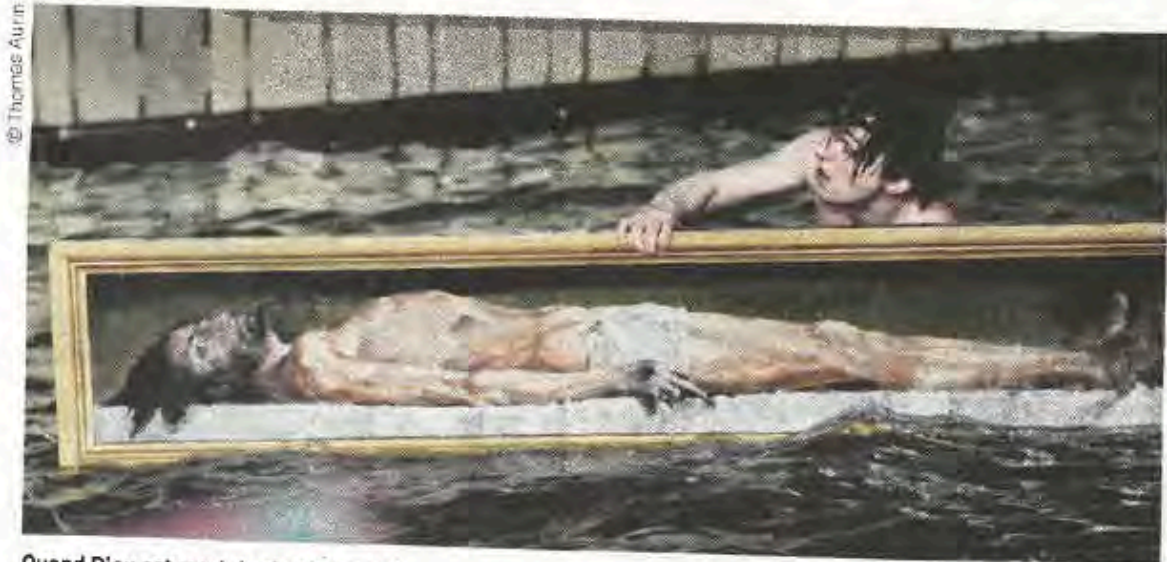
« Le public va redécouvrir ce patrimoine industriel et vivre une grande expérience de théâtre », prédit Matthias Tronqual, directeur du développement culturel au sein de la **MC 93**.

GWENAEL BOURDON

Les Frères Karamazov, d'après Dostoïevski, mise en scène de Frank Castorf, du 7 au 14 septembre (relâche les 9 et 12 septembre), à 17h30 (15h samedi et dimanche). Tarif : 29 € (réduit : 12 € - 16 €). Réservations : 01.41.60.72.72.

LES FRÈRES KARAMAZOV

Frank Castorf adapte le chef-d'œuvre de Dostoïevski et en situe l'intrigue au cœur des combats contemporains qui témoignent de l'affrontement continu des idéologies traversant le XX^e siècle.



© Thomas Aurin

Quand Dieu est mort, tout est permis !

Gageure s'il en est, l'adaptation scénique des *Frères Karamazov* présente un certain nombre de défis. La longueur du roman et la complexité de son intrigue, d'abord ; la concaténation entre les histoires d'amour, les trajectoires psychologiques, l'enquête sur le meurtre du père et les considérations philosophiques sur la question du mal, ensuite ; l'ambiance à recréer, enfin, entre angoisse, dépression, hystérie et perversion, arrosée d'alcool et saupoudrée par la neige... Frank Castorf s'empare de cette parabole effrénée et sanglante du combat avec le démon. Chacun est, tour à tour, tenté par le mal : l'amour devient trahison, la foi se parjure, la piété filiale tourne au meurtre, la fraternité est entachée de suspicion. Tous rejouent l'épisode évangélique de la tentation du Christ, et tous sombrent dans le mal ou la folie, dans la calomnie ou le reniement.

RENCONTRE THÉÂTRALE ENTRE DISSÉQUEURS D'IDÉOLOGIES

Dostoïevski ausculte les motivations profondes des hommes et peint le conflit entre trois fils et leur ivrogne lubrique de géniteur. Perdus entre foi et liberté, pureté et perversité, méandres existentiels et turpitudes psy-

chologiques, Dimitri, Ivan et Aliocha (auxquels il faut ajouter le bâtard Smerdiakov) interrogent les conditions d'un monde survivant à Dieu et dans lequel tout est permis. Frank-Castorf insère dans le fleuve dostoïevskien les mots de DJ Stalingrad, auteur du livre *Exodus* et opposant engagé aux mouvements néofascistes révisionnistes et nationalistes fondamentalistes, en installant l'intrigue dans la Russie contemporaine. La friche industrielle Babcock, investie par l'immense scénographie de Bert Neumann, accueille le décor d'un univers urbain où circulent les protagonistes de l'épopée. Onze acteurs totalement engagés servent de « guides attachants dans cette aventure des quatre frères Karamazov, sans complaisance sur la condition humaine ».

Catherine Robert

Friche Industrielle Babcock, 80 rue Emile-Zola,
93110 La Courneuve. Du 7 au 14 septembre
2016. Tous les jours à 17h30, sauf le samedi et le
dimanche à 15h ; relâche les 8 et 12 septembre.
Spectacle programmé dans le cadre de la
saison nomade de la MCB3, en partenariat avec
le Festival d'Automne à Paris. Tél. 01 41 80 12 12.

Régissez sur www.journal-laterrasse.fr

voyage au bout de l'enfer

Frank Castorf, éternel enfant terrible du théâtre allemand, réalise une sulfureuse adaptation des *Frères Karamazov* de Dostoïevski. Une lecture radicale et actuelle d'un chef-d'œuvre.

Je ne veux pas de l'harmonie, c'est par amour de l'humanité que je n'en veux pas. Je préfère rester avec les souffrances non vengées." Ces paroles extraites des *Frères Karamazov* de Fédor Dostoïevski pourraient aussi bien être celles de Frank Castorf qui, après vingt-cinq années de provocations théâtrales et de recherches de nouvelles formes scéniques, s'apprête à quitter la Volksbühne de Berlin contre son gré et sans autre forme de procès. L'homme ne s'est jamais exprimé sur cette volonté politique de tourner la page, qui met sur la touche l'un des plus furieux représentants de la créativité du théâtre berlinois. En forme de bras d'honneur, Castorf

préfère témoigner de son savoir-faire à travers ses spectacles. La vigueur de sa mise en scène des *Frères Karamazov* est sa meilleure défense contre le mauvais tour qu'on lui joue.

C'est dans une Volksbühne débarrassée de ses fauteuils du parterre que l'on a découvert cette pièce monstre qui chauffe à blanc la littérature et offre aux acteurs de l'institution en péril un spectacle de six heures trente avec entracte, où chacun sidère par son talent. Comme souvent chez Castorf, le plateau reste vide la plupart du temps. Mais son art d'utiliser la vidéo est sans pareil pour ne jamais rompre le lien du théâtre et suivre ses acteurs dans le splendide décor labyrinthique conçu par

le regretté scénographe de génie Bert Neumann.

Des sous-sols à la terrasse de la cage de scène où il a dressé le fameux "OST" comme un défi (et un rappel du passé glorieux de la Volksbühne comme théâtre de l'ex-Allemagne de l'Est), Frank Castorf, seul maître à bord, usait à Berlin de toutes les possibilités que lui offrait encore son navire. Un geste époustouflant qu'il va devoir réinventer en inaugurant ce nouveau lieu de théâtre qu'est la Friche Babcock à La Courneuve. L'occasion de retrouver l'actrice Jeanne Balibar, qui en jouant pas moins de trois rôles dans *Les Frères Karamazov* s'avère être la seule présente de bout en bout dans la pièce. C'est elle qui finit par incarner

avec l'élégance qu'on lui connaît ce diable qui transparait à chaque instant dans la mise en scène et semble être notre guide à chaque étape de ce fastueux voyage au bout de l'enfer.
Patrick Sourd

une pièce monstre qui chauffe à blanc la littérature et offre aux acteurs un spectacle où chacun sidère par son talent

Les Frères Karamazov

d'après Fédor Dostoïevski, mise en scène Frank Castorf, en allemand surtitré en français, **du 7 au 14 septembre à la MC93, à la Friche industrielle Babcock**, La Courneuve, tél. 01.41.60.72.72, www.mc93.com

Festival d'Automne à Paris tél. 01.53.45.17.17, www.festival-automne.com



Thomas Avin

CHOISIR, C'EST RENONCER

— par Marie Sorbier —

Le « Christ au tombeau » de Hans Holbein hante par sa présence cadavérique l'usine à chaudières de La Courneuve où la MC93 s'amarre le temps de retrouver le vaisseau amiral.

Ce tableau était la prédelle d'un retable, réalisé pour la cathédrale de Fribourg, qui, d'après les souvenirs de sa femme, fit grand effet à Dostoïevski quand il le découvrit à Bâle. On retrouve la trace de ce face à face avec les stigmates biologiques de la mort dans « L'Idiot » (également monté par Castorf) dans les mots de Terentiev « Comment les surmonter, puisqu'il n'a pas pu les vaincre celui-là même qui de son vivant avait triomphé de la nature elle-même, obéissante envers lui ? Lui qui n'avait qu'à dire : "Talitha Koumi" pour que se lève la jeune fille morte, "Lazare, lève-toi" pour que le mort surgisse de sa tombe ? Et si le Maître Lui-même avait pu, la veille du supplice, voir sa propre image, serait-il monté sur la croix et serait-il mort comme Il le fit ? ». L'image hante donc cet espace hors norme mais subtilement, à la manière d'un fantôme, présente même invisible, comme un pendant négatif au monumental portrait du Christ sauveur de Messine chez Castellucci. Nous voilà donc immergés dans les thématiques récurrentes de l'écrivain russe que son

fidèle compagnon de route met en scène obstinément. Frank Castorf, grand intendant de la Volksbühne, signe peut-être un spectacle crépusculaire tant il est à la fois le dernier roman de Dostoïevski et un des derniers spectacles du metteur en scène allemand en tant que maître des lieux. La suite sera forcément le début d'un autre cycle, une résurrection sous d'autres cieux, car la rébellion, espérons-le, ne meurt jamais. Il est donc question avant tout d'images. Images et liberté, où dans quelle mesure l'homme – ici, le public – peut ou veut prendre en charge son libre arbitre.



Quand l'homme choisit, il choisit pour ne plus choisir

C'est le fameux (long) monologue du grand inquisiteur, point d'orgue du roman, qui nous confronte à la problématique du choix. Il ne dénonce pas son contenu mais sa possibilité. Être libre semble consister à choisir l'homme qui me soulagera de cette responsabilité – ici, Frank Castorf donc. Quand l'homme choisit, il choisit pour ne plus choisir. L'aboutissement de la liberté coïncide avec sa propre perte. L'humanité est envisagée comme un troupeau que seuls les êtres supérieurs

peuvent diriger. L'homme ne peut survivre qu'en confiant son autonomie à un autre que lui, en l'occurrence au grand inquisiteur. Celui-ci exige la mort du « je » au profit de la cohérence des masses : « Certes, nous les astreindrons au travail, mais aux heures de loisir nous organiserons leur vie comme un jeu d'enfant, avec des chants, des chœurs, des danses innocentes. » Cette mise en scène en est l'illustration parfaite : l'utilisation massive (mais tellement maîtrisée !) de la vidéo et la frustration de ne pas pouvoir regarder les acteurs (tous prodigieux) ou seulement quand on nous le permet, à la dérobée, derrière des palissades ou dans l'embrasure des fenêtres des datchas, place le metteur en scène en demiurge tout-puissant à qui nous nous livrons en conscience. Le spectateur n'a de choix que de suivre ceux du maître et se laisse abreuver, pauvre brebis, d'images, de sons et de mots. En totale immersion, Castorf devient le grand inquisiteur et nous force à vivre cette absence de liberté en nous imposant ses images, son montage, un certain angle de vue. C'est à une joute entre grands hommes que nous sommes conviés ; l'auteur, le metteur en scène et le peintre réunissent leur acuité dans une œuvre-monstre qui laisse peu de place au travail du spectateur mais souligne avec intelligence le roman-monde « Les Frères Karamazov ».

FOCUS — LES FRÈRES KARAMAZOV

« Entre 1879 et 1880, Fédor Dostoïevski publie en feuilleton ce qui sera son ultime roman, un des monuments de la littérature russe et européenne du XIX^e siècle. »

LE NIHILISME DU VISAGE

— par Augustin Guillot —

Malgré quelques références à la Russie contemporaine, il ne faudrait pas réduire l'adaptation de Frank Castorf à l'exploration de cet éternel poncif qu'est « l'âme russe », car ce qu'il étreint c'est, plus largement toute la démesure de l'interrogation dostoïevskienne sur le destin du nihilisme européen, que celui-ci ait pour nom socialisme, libéralisme ou fascisme.

Aliocha le généreux, en costume noir de milicien fasciste. Aliocha le tendre, à la tête d'une parade d'enfants arborant des drapeaux rouges. Deux images sans raccord possible, à l'instar de toute la pièce, puisque le montage textuel très abrupt rend les transitions toujours arbitraires, sauf à considérer que la pièce relève d'une forme moins de polyphonie – l'égalité dignité de toutes les voix – que de cacophonie – l'absence de valeur de toute voix possible –, épousant par là même le geste nihiliste du renversement de toutes les valeurs. L'illisibilité du spectacle ne résulte donc pas simplement d'un acte complaisamment radical, mais d'une structure cacophonique dessinant la vacuité d'une subjectivité moderne qui, arrachée au monde, s'est abandonnée au délire incohérent de sa propre inconsistance. Cette réversibilité infinie de toutes les croyances justifie

pleinement l'omniprésence de la vidéo, et du gros plan qu'elle autorise. C'est que par leur expressionnisme défiguré, ces visages éruptifs sont rendus à leur indistinction fondamentale : tous font la même grimace et expriment le même pathos.



« Malheur à vous qui êtes repus ! »

Le gros plan chez Castorf est donc foncièrement dostoïevskien puisqu'il parvient puissamment à figurer ce qui se défigure, à savoir ce « nihilisme du visage » qui n'est pas autre chose que « la peur du visage en face de son néant » (Deleuze). Or ce nihilisme, ici du moins, n'est pas le propre d'une humanité abstraite, mais le privilège présumptueux de cette bourgeoisie culturelle qui peuple les théâtres publics. L'évocation par l'un des Karamazov de la gentrification résume ainsi le petit drame un peu bouffon d'un petit-bourgeois qui masque, derrière ses idées généreuses, le vide d'une âme à la recherche de sa plénitude. On comprend alors que cette adaptation soit habitée par une ambiguïté fondamentale, l'ambiguïté inhérente à la mise en scène d'un auteur réactionnaire. En nous montrant le devenir totalitaire de la conscience malheureuse,

Castorf ne tend-il pas, en épousant la forme même de son objet, à adopter une esthétique fascisante ? C'est qu'à l'opposé de toute distanciation brechtienne, les effets de sidération sont omniprésents : pathos du gros plan, grandiloquence édifiante des légères mais systématiques contre-plongées, érucation prophétique et hystérisante des acteurs. Conscient de l'écueil, le metteur en scène n'omet pas d'insérer quelques piques d'ironie, comme pour se distancier de sa propre fascination. Mais ce qui permet à Castorf de ne pas identifier totalement la forme de son art à son objet totalitaire, c'est l'ambiguïté de ses effets, puisque le grandiose n'est jamais loin de sombrer dans le grotesque.

C'est ainsi sur les décombres de la lettre que la pièce parvient à habiter l'esprit démoniaque du roman, même si Castorf n'en adopte pas entièrement la dimension réactionnaire, se refusant à déduire certaines conséquences et à les assumer. Spectateurs, devrait-il dire, vous êtes les potentiels fascistes ! Car au lieu de prier dans les églises, la gloutonnerie de vos âmes vides est trop prompte à se nourrir des grands frissons et des petites jouissances de l'art. « Malheur à vous qui êtes repus ! car vous aurez éternellement faim », disait l'apôtre.

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.



LES FRÈRES KARAMAZOV
MISE EN SCÈNE FRANK CASTORF – MC93, FRICHE INDUSTRIELLE BABCOCK

Frank Castorf / Les Frères Karamazov © Thomas Aurin

COULISSES

« METTRE UN DÉCOR DANS UN DÉCOR »

— par Christophe Candoni —

Lorsque, sur proposition de l'agglomération Plaine Commune de Seine-Saint-Denis, Patrick Devendeville, directeur technique de la MC93, accompagne sa nouvelle intendante, Hortense Archambault, en repérage dans les anciennes usines de chaudières Babcock à La Courneuve, il découvre un immense site fermé depuis une vingtaine d'années et laissé à l'état de friche.

« **T**out était vide. Il n'y avait rien. Pas de portes. Pas d'électricité. Juste une toiture et un sol à peu près droit. » Un an plus tard, remis aux normes réglementaires obligatoires grâce au concours de plusieurs spécialistes, le lieu peut accueillir une production théâtrale à sa dimension monumentale : « Les Frères Karamazov » dans la mise en scène de Frank Castorf pour ouvrir le 45^e Festival d'automne. L'entreprise démesurée représente plusieurs défis en termes de préparation, surtout qu'en France la tradition allemande du théâtre hors les murs n'a quasiment pas cours. « Concernant l'implantation d'un spectacle déjà existant, notre travail était d'assurer une fidélité absolue aux volontés du metteur en scène et de les adapter aux conditions du nouveau lieu de représentation. » L'option choisie fut de « mettre un décor dans un décor. Masquer le lieu et en faire une simple boîte noire aurait été une erreur. Nous voulions respecter cet espace et le donner à voir. Seule la verrière a été recouverte de plastique noir. Le reste demeure ouvert et visible ». Frank Castorf a refait une maquette pour conformer son spectacle à la halle. Plus frontal et horizontal, le dispositif scénographique s'avère finalement plus proche de la première version du spectacle, créé à Vienne, en Autriche, dans un bâtiment de type industriel, que dans la forme qu'il prend à la Volksbühne, où il est donné toute la saison


en alternance. Le parcours labyrinthique des acteurs s'en trouve modifié. « Arrivés deux jours avant la première française, ils n'ont eu que quelques répétitions et un filage pour se familiariser avec l'espace, mais ils avaient répété les nouveaux déplacements en amont à Berlin sur un traçage au sol. Conformément à la mise en scène, les acteurs vont investir les recoins environnant la friche, et Alexander Scheer jouera en direct le long monologue qui ouvre la seconde partie à l'extérieur du bâtiment perché sur une grosse nacelle élévatrice. »

En raison des coûts importants de transport de matériels, seuls quelques éléments du décor imaginé par Bert Neumann viennent de Berlin. « Presque les trois quarts ont été reconstruits en dur ici. La datcha sur étages (haute de 8 mètres) et les studios intérieurs, le bassin d'eau, une bonne partie des palissades, l'église... Construit en parpaing, l'édifice a été commandé à des maçons qui, pour tricher, ont mis plus de sable que de ciment de sorte qu'il soit suffisamment léger pour être démolit dans quinze jours. » La réalisation a nécessité en tout « 60 tonnes d'échafaudages, 10 semis de bois, une dizaine d'entreprises et une équipe de 100 personnes mobilisées ! »

Dans les semaines qui viennent, l'artiste circassien Johann Le Guillerm plantera son chapiteau à Babcock tandis que le danseur Boris Charmatz proposera une déambulation dans l'espace brut totalement mis à nu. Ces différents événements artistiques inaugurent le mandat d'Hortense Archambault à la MC93 actuellement en travaux. Pour Patrick Devendeville, après quarante ans de métier dont quatorze passés à Bobigny, « c'est une super expérience ! Elle arrive avec un projet différent qui nous apporte une fraîcheur et bouscule nos habitudes dans la maison. En très peu de temps, elle a étudié tout le terrain du département et développe un travail local important. La maison ouvrira cette saison avec un nouveau souffle et beaucoup d'élan ».

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER

La rentrée théâtrale entre reprises d'Avignon et comédies à l'heure électorale

Par **Culturebox** (avec AFP) 

Mis à jour le 31/08/2016 à 15H13, publié le 31/08/2016 à 15H10



"Les Damnés" mis en scène par Ivo Van Hove au Palais des Papes d'Avignon (5 juillet 2016). La Comédie française reprend la pièce salle Richelieu. © Anne-Christine Poujoulat / AFP

La rentrée théâtrale va ravir les gros appétits, avec deux versions mammouth des "Frères Karamazov" et surtout "2666", adaptation en douze heures du roman monstre du Chilien Roberto Bolaño au Théâtre de l'Odéon.

La saga de Dostoïevski est adaptée en 6h15 par l'enfant terrible du théâtre allemand Franck Castorf dans une [fiche industrielle à la Courmeuve](#), près de Paris (du 7 au 14 septembre - MC93/ Festival d'Automne à Paris), tandis que le "[Karamazov](#)" de Jean Bellorini créé en 5h30 à Avignon revient en tournée, contracté en 4h20. Il sera au [Théâtre Gérard Philipe](#).

"[2666](#)", à partir du roman monde de Bolaño, de l'Europe en guerre au Mexique, arrive à Paris après avoir emballé le public du festival d'Avignon (du 10 septembre au 16 octobre aux [Ateliers Berthier](#)).

Petits appétits, pas de panique : le percutant "[Réparez les vivants](#)" de Maylis de Kerangal, pépite du Off d'Avignon 2015, est repris en 1h20 chrono par Emmanuel Noblet au [théâtre du Rond-Point](#).

Bacri-Jaoui dans "Les femmes savantes" à la Porte Saint-Martin

Dans le théâtre privé, on attend avec gourmandise le duo de choc Bacri-Jaoui dans "Les femmes savantes" mises en scène par Catherine Hiegel, avant la reprise de leurs deux pièces cultes en janvier, "Un air de famille" et "Cuisines et dépendances" ([Théâtre de la Porte Saint-Martin](#)).

La pièce tragi-comique "Djihad", ou "l'odyssée de trois jeunes bruxellois qui partent en Syrie" arrive à Paris ([Les Feux de la Rampe](#)) après un gros succès en Belgique depuis 2014.

Dans un registre plus grave, la programmation d'Avignon, très marquée par la montée de l'extrémisme en Europe, arrive dans les salles. La [Comédie-Française](#) reprend salle Richelieu l'adaptation glaçante du film "Les Damnés" de Visconti donnée en juillet dans la Cour d'honneur par le belge Ivo van Hove avec une brochette formidable de comédiens.

Le "Place des héros" de Krystian Lupa au Théâtre de la Colline

"Tristesses", polar scandinave autour du portrait au vitriol d'une dirigeante d'extrême droite au Danemark, sera à [L'Onde à Vélizy](#) (Yvelines) les 7 et 8 octobre avant Modène, Namur, Grenoble, Annecy et Amiens.

"Place des héros", adaptation magistrale du roman virulent de Thomas Bernhard sur son Autriche natale (et détestée) est donnée avec deux autres de ses pièces par le maître polonais du théâtre Krystian Lupa au Théâtre de la Colline du 9 au 15 décembre, dans le cadre du [Festival d'Automne](#).

La Révolution de 1789 comme si vous y étiez : c'est le pari tenu par Joël Pommerat dans "Ça ira (Fin de Louis)", repris le 9 septembre au [Théâtre des Amandiers](#) en 4h20. Nanterre inaugure une nuit complète de théâtre, avec lectures et performances jusqu'à 5 heures du matin avant le grand plongeon dans l'intégrale gratuite et en plein air de la Trilogie de Sophocle (Ajax, OEdipe, Electre) mise en scène par Gwenaël Morin de l'aube à 11 heures, dans le parc voisin.

Claude Régy, 93 ans, dit que c'est sa dernière pièce : raison de plus de goûter son théâtre épuré avec "Rêve et Folie" aux Amandiers.

Le théâtre à l'heure électorale

De son côté, Robert Hirsch, 91 ans, n'a pas l'intention de décrocher, et le prouve dans "Avant de s'envoler", que lui a écrit sur mesure Florian Zeller ([Théâtre de l'Oeuvre](#)).

Le théâtre se met à l'heure électorale, avec "Politiquement correct" de Salomé Lelouch à la [Pépinière Théâtre](#) : Mado, qui a toujours voté à gauche, s'éprend d'un gars dont elle ignore l'orientation politique très droitière, alors que l'extrême droite est au second tour de la présidentielle...

Dans "A droite, à gauche", Laurent Ruquier joue avec les clichés (le riche de droite, l'ouvrier de gauche ...) avec Francis Huster et Régis Laspalès au [Théâtre des Variétés](#).

La voix sensuelle de Fanny Ardant donne la réplique à Bernard Menez dans "Croque Monsieur" ([La Michodière](#)) une pièce où s'était illustrée en son temps Jacqueline Maillan.

Au [Théâtre de l'Atelier](#), Myriam Boyer reprend le rôle tenu en 1971 au cinéma par Simone Signoret (avec Jean Gabin) dans "Le Chat" de Simenon.

Et Michel Fau, qui avait triomphé la saison dernière avec Catherine Frot dans "Fleur de cactus", met en scène un autre grand classique du boulevard, "Peau de vache", avec Chantal Ladesou au [Théâtre Antoine](#).

VIENS VOIR LES COMÉDIENS

1 septembre 2016

C'est la rentrée dans les théâtres de Paris extra-muros. Et si vous voulez être certains d'avoir des places, il est encore temps de réserver. Voici nos coups de coeur.

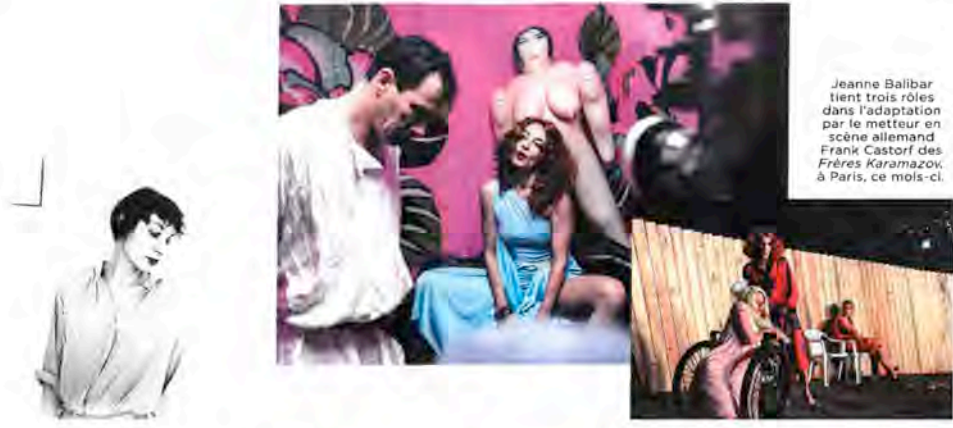
La halle Babcock à La Courneuve (93)

7 au 14 septembre : Les frères Karamazov

La saga des Frères Karamazov, écrite par Dostoïevski, va être jouée en 6h15 montre en main par la troupe du metteur en scène berlinois Frank Castorf. Comme les locaux de la MC93 de Bobigny sont encore en travaux, les comédiens (parmi lesquels Jeanne Balibar) vont investir un lieu hors normes, une des halles de la friche industrielle Babcock, une cathédrale de béton et de brique de 15 mètres de hauteur. L'ampleur nécessaire à une pièce fleuve, exaltée et furieuse.

Plus d'infos sur www.festival-automne.com





Jeanne Balibar tient trois rôles dans l'adaptation par le metteur en scène allemand Frank Castorf des *Frères Karamazov*, à Paris, ce mois-ci.

THÉÂTRE

“Jouer en allemand m’a appris à faire confiance à mon intuition.”

LA COMÉDIENNE JEANNE BALIBAR ÉVOQUE SA CARRIÈRE BERLINOISE À LA VOLKSBUHNE À L'OCCASION DE LA VENUE AU FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS DES “FRÈRES KARMAZOV”, MIS EN SCÈNE PAR FRANK CASTORF.

PROPOS RECUEILLIS PAR PATRICK SOURD

COMMENT AVEZ-VOUS RENCONTRÉ FRANK CASTORF ?

C'était en 2012, à l'occasion de la création de *La Dame aux camélias*, sa première mise en scène en français au Théâtre de l'Odéon. Nous ne nous connaissions pas, j'ai passé un entretien avant d'être retenue. Frank Castorf a découvert que je parlais l'allemand et c'est ainsi qu'il m'a proposé de venir jouer à Berlin dans *La Cousine Bette*, son adaptation du roman de Balzac. Depuis, j'ai joué dans quatre autres spectacles de la Volksbühne.

TRAVAILLER À LA VOLKSBUHNE A-T-IL FAIT DE VOUS UNE BERLINOISE ?

Non, je vis toujours à Paris. Le système de l'alternance dans les théâtres en Allemagne me permet de faire des allers-retours à Berlin sans être obligée de m'y installer à demeure.

QUEL EST VOTRE RAPPORT À LA LANGUE ALLEMANDE ?

Je la parle depuis l'adolescence. Mais travailler en allemand est une autre histoire.

Au début, c'était l'enfer, ça allait toujours trop vite pour moi. Frank Castorf a un accent berlinois très prononcé et mes partenaires avaient un débit de paroles que je n'arrivais pas à suivre. Chaque soir, je devais retravailler les notes du compte rendu de la répétition. Mais jouer en allemand m'a appris à faire confiance à mon intuition et au langage des corps.

COMMENT S'INTÈGRE-T-ON DANS UNE TELLE TROUPE ?

Je ne fais pas partie du noyau fixe de la Volksbühne. Je suis invitée à participer à des créations. Mais comme je ne joue pas forcément les premiers rôles, on peut effectivement apparenter ma participation au travail dans une troupe.

C'EST LE CAS DANS “LES FRÈRES KARMAZOV”, OÙ VOUS MULTIPLIEZ LES RÔLES...

Effectivement, je joue un homme d'église, le starets Zossime, Katerina Ossipovna Chochlakova et le diable. Mais quand je suis le diable, j'ai une

réplique où je dis que je m'incarnerai parfois en un pope et parfois en mère. Finalement, je ne joue qu'un seul personnage à travers ces différents rôles.

FRANK CASTORF N'EST PAS RECONDUIT À LA DIRECTION DE LA VOLKSBUHNE EN 2017, QU'EN PENSEZ-VOUS ?

L'œuvre de Frank Castorf ne se limite pas à ses mises en scène, elle est inséparable de sa manière de diriger la Volksbühne depuis près de vingt-cinq ans. Sa manière d'habiter ce lieu est unique, comparable à ce qu'ont réalisé Bertolt Brecht au Berliner Ensemble ou Ariane Mnouchkine à la Cartoucherie de Vincennes. Personne n'est capable de perpétuer le théâtre tel qu'il le pratique à la Volksbühne. Son éviction provoque un tollé en Allemagne.

C'EST UNE AVENTURE QUI SE TERMINE...

Dans le contexte présent, c'est une certaine idée du théâtre qui est menacée. Je pense souvent à la phrase de Jean Renoir : « Plus c'est local, plus

c'est universel. » En ces temps de mondialisation, nous devons réfléchir à la manière de continuer à fabriquer un universel qui s'ancre sur l'intime d'un lieu et d'une troupe. En tant que comédienne, j'en fais chaque jour l'expérience concrète. C'est en allant au plus proche de moi, au plus impartageable, que je découvre ce qui parle à l'autre. Ce qui vaut pour une comédienne vaut aussi pour un metteur en scène.

COMMENT MENEZ-VOUS VOTRE CARRIÈRE ?

Les choix de ma vie de comédienne ont toujours été liés à ceux de ma vie de femme et de mère. Mon premier rôle fut Elvire à la Comédie-Française. Je me souviendrai toujours de ce que m'a dit Andrzej Seweryn qui interprétait Dom Juan : « Un acteur est comme un arbre, quand il joue, ses feuilles poussent. Mais l'on voit à la qualité des feuilles ce qui s'est passé durant l'hiver. » C'est-à-dire quand il était ailleurs que sur un plateau. La scène, comme la caméra, est une loupe qui met d'abord en lumière ce qui se passe dans votre existence. Ne jamais oublier que la vie est la vraie nourriture de l'acteur, c'est très important pour moi. ☺

LES FRÈRES KARMAZOV, D'APRÈS FÉDOR DOSTOÏEVSKI, MISE EN SCÈNE DE FRANK CASTORF AVEC LA VOLKSBUHNE EN ALLEMAND SURTITRÉ EN FRANÇAIS. DANS LE CADRE DU FESTIVAL D'AUTOMNE, À LA MC93, FRICHE INDUSTRIELLE BABCOCK, 80, RUE ÉMILE-ZOLA, LA COURNEUVE (SEINE-SAINT-DENIS), DU 7 AU 14 SEPTEMBRE. TÉL. : 01-41-60-72-72. WWW.MC93.COM



Le Suicidé de Nicolai Erdman, à voir au Théâtre Gérard-Philippe. Guillaume Chapeleau

Voisins d'outre-Rhin

Honneur à l'Allemagne ! Inaugurant la réouverture de la MC93 de Bobigny – mais « hors les murs », dans la friche industrielle de Babcock –, le Berlinois Frank Castorf revisite *Les Frères Karamazov* de Dostoïevski, du 7 au 14 septembre (1).

Au Théâtre Gérard-Philippe, Jean Bellorini – lui-même auteur, cet été à Avignon, d'un *Karamazov*, à revoir en janvier prochain – accueille le Berliner Ensemble pour *Le Suicidé* du Russe Nicolai Erdman, qu'il a mis en scène à Berlin en mars dernier (2).

(1) Festival d'automne.

Rens. : 01.53.45.17.17. ou festival-automne.com

(2) Rens. : 01.48.13.70.00.

ou theatregerardphilippe.com

LE POINT SUR LA CULTURE

Textes : Smaél Bouaici, Carine Chenaux, Alain Cochard, Myriem Hajoui, Stéphane Koechlin, Fabien Menguy, Sophie Peyraud

Les festivals ne s'achèvent pas forcément avec l'été, et la rentrée apporte son lot de perles culturelles. Films, expos, scènes, livres, séries, sons... On vous signale les mastodontes et on commence à dérouler nos premiers coups de cœur de la saison.

scènes



Voilà un début de saison 2016-2017 porteur d'une bonne nouvelle: le drogué de théâtre lassé par un été culturel atone, n'aura plus à tourner en rond autour des salles de spectacles comme un renard affamé autour d'un feu de bois. Au chapitre des spectacles très attendus, deux pièces phare présentées par le théâtre Nanterre-Amandiers : la reprise de *Ça ira (1) Fin de Louis*, une plongée dans le bouillonnement idéologique révolutionnaire magistralement dégoupillée par Joël Pommerat (9-25 sept.) et *Rêve et Folie*, un long poème de Georg Trakl qui permet à Claude Régy de pour-

suire son exploration de "l'outre-noir" de l'être humain (15 sept- 21 oct). Dans le registre noir et épique, on peut compter sur Frank Castorf pour nous faire entendre l'histoire des *Frères Karamazov* de Dostoïevski. Portée par onze acteurs, cette adaptation démesurée (6h15 avec entracte!) – en partenariat avec le Festival d'Automne – se jouera dans une scénographie de Bert Neumann, disparu l'été dernier (7-14 sept, La Friche industrielle Babcock). Autre temps fort : *Le chat*, un huis clos oppressant adapté de l'œuvre de Georges Simenon avec Myriam Boyer et Jean Benguigui mis en scène par Didier Long (6 sept-31 déc, Atelier). On guettera aussi *L'Éveil du chameau*, une comédie piquante concoctée par Murielle Magellan qui s'appuie sur un casting plutôt glamour : Barbara Schulz, Pascal Elbé, Valérie Decobert dirigés par Anouche Setbon (dès le 4 oct, l'Atelier); *M'man*, une pièce de sentiments signée Fabrice Melquiot avec Cristiana Reali et Robin Causse mise en scène par Charles Templon (28 sept, Théâtre du Petit St-Martin) et *Le Silence de Molière* de Giovanni Macchia, une conversation imaginaire avec la fille de Molière portée par Ariane Ascaride et Loïc Mobihan sous l'œil affûté de Marc Paquien (16 sept-16 oct, la Tempête). Difficile de ne pas citer *Racine ou la leçon de Phèdre* et la façon dont Anne Delbée donne corps au désir racinien (depuis le 27 août, Théâtre de Poche). Enfin, les aficionaos de Caubère le retrouveront dans *Le Bac 68* en alternance avec *La Danse du diable* et aux commandes de la mise en scène de *L'Asticot de Shakespeare* créée et interprétée par Clémence Massart (4 oct-20 nov, l'Athénée)._M.J.

DE THEATRE
EYE BEAUVALET, ANNE DITRONE... GUILLAUME TION

SPECTACLES VIVANTS

Une saison en temps forts

Embouteillage de créations alléchantes, retour en force des grandes productions de l'été: la rentrée met les spectateurs sous pression. Guide pratique afin d'y voir plus clair.

ATTENDUS DE PIED FERME

LES FRÈRES KARAZOV
Une saison monumentale consacrée au roman lyrique et à l'opéra. Il s'agit de la dernière pour accueillir le Festival d'automne à Paris et des deux Frank Castorf, ancien directeur de la Volksbühne, de son frère André (ancien directeur de l'Opéra de Paris) et de son fils, le jeune directeur de la Volksbühne de son frère André (ancien directeur de l'Opéra de Paris).

SEVE ET FOLE

Équipement de production et festival d'automne. C'est le retour de la troupe de la Volksbühne à Paris, après une tournée de plusieurs semaines en France et en Europe.

VANIA, DAPRES ONCLE VANIA

On connaît. Mais toujours pas vu. Une production de la Volksbühne à Paris, dirigée par Frank Castorf.

THE COMMON PEOPLE

Avec une scénographie remarquable de Frank Castorf, une production de la Volksbühne à Paris.

RENNALE DE LA DANSE DE LYON

On connaît. Mais toujours pas vu. Une production de la Volksbühne à Paris.

... à l'opéra de Paris, en production de la Volksbühne à Paris, dirigée par Frank Castorf.

KERIL PETREKO
Le chef d'orchestre passe par la Théâtre de la Courneuve à Paris, en production de la Volksbühne à Paris.

DANIEL HANCOCK
Le directeur de la Volksbühne à Paris, en production de la Volksbühne à Paris.

LA TRAVIATA
Après une tournée de plusieurs semaines en France et en Europe, la Volksbühne à Paris revient à Paris.

DEJA VUS, TOUJOURS AIMÉS
L'adaptation de la pièce de la Volksbühne à Paris, en production de la Volksbühne à Paris.

DOM JUAN
Après une tournée de plusieurs semaines en France et en Europe, la Volksbühne à Paris revient à Paris.

ELIOGABALO
On connaît. Mais toujours pas vu. Une production de la Volksbühne à Paris.

TINO BORGAL A L'OPERA DE PARIS
On connaît. Mais toujours pas vu. Une production de la Volksbühne à Paris.



«CULTURE»
Le Festival d'automne à Paris...
«AND SO YOU SEE...»
«DANCE»
«HEARD»
«REPARER LES VIVANTS»

Adaptation de romans, rendez-vous chorégraphiques, productions lyriques, pièce du répertoire, poèmes scénographiés : rien que pour le mois de septembre, à Paris comme ailleurs, c'est la profusion et la diversité des spectacles proposés qui frappent. Quant au mois d'octobre, il est urgent de réserver des places pour la nouvelle création d'Ariane Mnouchkine et du Théâtre du Soleil, *Une chambre en Inde*, et pour les trois pièces de Thomas Bernhard mises en scène par Krystian Lupa, à l'honneur au Festival d'automne à Paris. Petite sélection résolument non exhaustive des nouveautés et reprises de ce début de rentrée.

ATTENDUS DE PIED FERME

«LES FRÈRES KARAZOV»

Une usine monumentale transformée en espace scénique à La Courneuve : il faut de la démesure pour accueillir le dynamiteur de texte et des sens Frank Castorf, ancien directeur de la Volksbühne, de retour après quatre ans d'absence en France, avec dix acteurs historiques de sa troupe et Jeanne Balibar. Ils ouvrent le Festival d'automne à Paris avec l'œuvre ultime de Dostoïevski. On en reparle très vite.

Friche industrielle Babcock, 80, rue Emile-Zola, La Courneuve (93). Du 7 au 14 septembre. Rens.: www.festival-automne.com

«RÊVE ET FOLIE»

Egalement au programme du Festival d'automne, Claude Régy poursuit son exploration des contrées reculées du langage, en nous faisant découvrir l'Autrichien Georg Trakl, poète majeur qui se suicida en 1914. Un seul acteur en scène: Yann Boudaud.

Théâtre des Amandiers, Nanterre (92).

Du 15 septembre.

Rens. : www.nanterre-amandiers.com

«2666»

L'adaptation au long cours du pavé (1000 pages) de Roberto Bolaño par le petit génie Julien Gosselin fait l'ouverture de saison de l'Odéon aux Ateliers Berthier après avoir secoué le Festival d'Avignon. Douze heures hypnotisantes de spectacle, autant de musique jouée en direct, une troupe exceptionnelle, un attelage d'expériences narratives (filmiques, scéniques, musicales) découpées en

cinq parties indépendantes maintenues par l'amour de la littérature, la fascination du mal et un flux de vibrations bolaniennes.

Ateliers Berthier, 75017.

Du 10 septembre au 16 octobre.

Rens. : www.theatre-odeon.eu/fr



Tordre, chorégraphie de Rachid Quramdane. PHOTO PATRICK IMBERT



Les Frères Karamazov, mis en scène par Frank Castorf. PHOTO THOMAS AUBIN

«ANTOINE ET CLÉOPÂTRE»

Joué à Avignon en 2015, ce spectacle en portugais nous a permis de découvrir le metteur en scène Tiago Rodrigues, qui «*occupe la Bastille*» au printemps dernier. On était sorti emballé par ce duo amoureux, où les acteurs Sofia Dias et Victor Roriz jouaient en miroir la fusion et la séparation, dans une transe verbale nous plongeant dans les sonorités du portugais. Qu'est-ce que cela

donne en version française ? Réponse à la Bastille, où Tiago Rodrigues reprend les mêmes acteurs mais les dirige en VF.

Théâtre de la Bastille, 75011. Dans le cadre du Festival d'automne à Paris.

Du 14 septembre au 8 octobre.

Rens. : www.theatre-bastille.com

«AND SO YOU SEE...»

Il y a encore quelque temps, on était guetté par l'indigestion devant les effusions baroques de Robyn Orlin. Mais la chorégraphe sud-africaine livre cette fois un solo magistral pour le jeune performeur Albert Khoza, sorte d'ogre transgenre jouant les sept péchés capitaux devant des gifs de Poutine pour parler de la fluidité des identités.

Théâtre de la Bastille, 75011. Dans le cadre du Festival d'automne à Paris.

Du 31 octobre au 12 novembre.

Rens. : www.theatre-bastille.com

«HEARING»

Le réalisateur Abbas Kiarostami avait plusieurs fois vanté le talent de son jeune confrère, l'auteur et metteur en scène Amir Reza Koohestani, aujourd'hui star de la scène iranienne. On comprend son enthousiasme en découvrant *Hearing*, voyage tortueux dans les affres de la culpabilité porté par un trio d'actrices magnétiques.

Les 6 et 7 octobre au festival international des Arts de Bordeaux (33); du 11 au 19 octobre

«TORDRE»

Tout ce que le chorégraphe Rachid Ouramdane possède de talent pour les témoignages feutrés, le minimalisme élégant, les atmosphères nocturnes et contemplatives, se trouve condensé dans *Tordre*, portrait hypnotique de deux interprètes et fidèles collaboratrices qui décrit comment chacune, entre poétique et thérapeutique, a développé un lien intime singulier à la danse.

Du 22 au 24 septembre au TNP de Villeurbanne (69); le 28 septembre au Théâtre d'Aurillac (15); du 5 au 8 octobre à la MC2 à Grenoble (38); du 3 au 10 novembre au Théâtre de la Cité internationale, 75014. Dans le cadre du Festival d'automne à Paris.

«DANCE»

4

On pourrait s'abîmer des heures, en état d'hypnose intense, dans les boucles répétitives de Philip Glass, les images projetées de Sol LeWitt et le flux continu, les glissés vaporeux, les lignes de fuite infinies des danseurs de *Dance* (1979), cette œuvre paroxystique du minimalisme américain restée comme point nodal de la carrière de Lucinda Childs, un des derniers titans de la danse postmoderne à qui le Festival d'automne consacre un portrait.

Par le Ballet de l'Opéra de Lyon.

**Du 29 septembre au 3 octobre
au Théâtre de la Ville, 75004.**

**Puis les 6 et 7 octobre au Théâtre
de Saint-Quentin-en-Yvelines (78).**

**Et aussi «Early Works», les 24 et
25 septembre au Centre national
de la danse, Pantin (93) et du 27
au 30 septembre à la Commune,
Aubervilliers (93). «Available Light»,
du 4 au 7 octobre au Théâtre du
Châtelet, 75001. Dans le cadre du
Festival d'automne à Paris.**

La Couleur des Planches

"Il lui a souri en retour et ce sourire qu'ils ont eu l'un pour l'autre aurait pu faire croire qu'ils pouvaient, eux, ces deux-là, même pendant un moment aussi court que celui-là, vous voyez, que ces deux-là auraient pu, oui, comme si c'était possible, qu'ils auraient pu mourir d'aimer" – Savannah Bay –

Les masques tombent, la saison 2016-2017 commence !

7 septembre 2016 Savannah Macé Critiques théâtrales, Evénements du mois

Après l'effervescence de la 70^{ème} édition du Festival d'Avignon et de la dernière saison dramatique, l'été est synonyme de trêve obligatoire. Seulement, après plus d'un mois de sevrage, l'attente se fait longue. À quelques jours de la réouverture des Théâtres, l'impatience de découvrir cette nouvelle saison 2016-2017, nous gagne. D'autant plus qu'elle est ponctuée par le fameux Festival d'Automne, dont la programmation ouverte sur le monde et de nouveaux horizons, se veut toujours pleine de découvertes et d'originalité.

Cette année, monter *Les Frères Karamazov*, de Dostoïevski, est de coutume. Après la mise en scène intelligente et la superbe scénographie, de Jean Bellorini, dans la Carrière de Boulbon cet été, c'est au tour de Frank Castorf de nous surprendre. Il nous présentera son adaptation en allemand à la MC93.

2066, de Roberto Bolaño mis en scène par Julien Gosselet à la Fabrica en juillet est repris à L'Odéon. Ce spectacle pertinent mais abusant de la vidéo conquerra-t-il le public parisien ?!

À l'heure où Anne Hidalgo fait construire les premiers centres de migrants à Paris et Ivry, Olivier Coulon-Jablonska reprend *81, avenue Victor Hugo* au Théâtre des Abbesses. Une belle occasion de s'inscrire dans l'actualité et de réfléchir ensemble à cette crise.

Après un succès incontestable au Théâtre de la Bastille, l'année dernière, Tiago Rodrigues reste dans la même maison. Il y présentera son *Antoine et Cléopâtre*, de Shakespeare. Comme en 2015, deux danseurs occupent l'espace, à la différence que cette fois la pièce sera en Français et plus en Portugais.

Soixante années de recherches l'ont conduit à explorer et à transmettre l'insaisissable. Aujourd'hui, aux Amandiers, Claude Régy tire le rideau et monte sa dernière pièce : *Rêve et folie*, de Georg Trakl.

Dans *Jour et Je pars deux fois*, de Nicolas Doutey, Rodolphe Congé s'interrogeait déjà sur le langage. Il perpétue son cheminement en montant *Rencontre avec un homme hideux*, au Théâtre de la Cité internationale.

Toujours dans une volonté de présence et de transmission, le Tg Stan fonctionne comme un laboratoire de partage. Au CDC à Vincennes, ils montent *Talents Adam Paroles d'acteurs/Amours et solitudes*, de Schitzler.

Belle découverte au Festival d'Avignon, *Hearing*, de Reza Koohestani, revient au Théâtre de la Bastille. Un aperçu du théâtre et de la société iranienne, à travers les paroles des femmes, souvent cachées.

Connu pour ses prises de paroles coups de poings et son anonymat envers la presse, Sylvain Crezevault revient au Théâtre de la Colline avec *Angelus Novus AntiFaust*. Une nouvelle création avec cette même mécanique d'écriture de plateau que pour *Le Capital et son Singe* en 2015.

Metteur en scène brillant Krystian Lupa, présente deux spectacles de Thomas Bernhard : *Des arbres à abattre*, présenté au IN 2015 et *Place des Héros*, franc succès du IN 2016. Le premier fait preuve d'une réflexion sublimine et pertinente sur l'Art. Le second est le triste miroir et constat des dérives de notre société, une mise en garde...

Tant d'autres spectacles peuplent le Festival d'Automne, des Etats-Unis en passant par le Japon, l'Afrique et l'Espagne.

Comme l'année dernière, ma saison débutera avec l'Acteur et l'Auteur de théâtre. Des figures incontestables qui nous font trembler et nous entraînent dans les abîmes et les entrailles de l'art dramatique. J'ai nommé : Serge Merlin, qui toujours sous la direction fidèle d'Alain Françon, jouera dans *Le Dépeupleur*, de Samuel Beckett au Théâtre des Déchargeurs.

Après de longs débats, toujours présents, sur la place des femmes dans le théâtre, Isabelle Lafon monte au Théâtre de la Colline un cycle de trois pièces : *Les Insoumises*, un hommage à Lydia Tchoukovskaïa, Virginia Woolf et Monique Wittig.

Elle quitte le Théâtre de la Ville pour répondre à l'invitation de la Comédie Française. Julie Deliquet nous présentera *Vania d'après Oncle Vania*, de Tchekhov, l'intemporelle fin d'un monde.

En parlant de la Comédie Française, quelle surprise. À la lecture des auteurs montés, un renouveau total se fait sentir. Du contemporain ! Du contemporain ! De nouveaux textes, absents depuis longtemps resurgissent et les classiques disparaissent lentement mais sûrement. *Les Damnés*, d'après Visconti, par Ivo Van Hove, reviennent se nicher à l'intérieur après un accueil mitigé dans la Cour d'honneur du Palais des Papes, cet été. Curieux de découvrir : *La Ronde*, d'Arthur Schnitzler par Anne Kessler, *Intérieur*, de Maeterlinck par Nâzım Boudjenah. Ou encore Isabelle Nanty qui mettra en scène *L'Hôtel du libre-échange*, de Georges Feydeau. Un point d'interrogation sur *Une Vie*, de Pascal Rambert.

Il revient là où nous l'avons découvert un soir de novembre 2015. Ivo Van Hove, le metteur en scène le plus pertinent et juste, du moment, sera au Théâtre de L'Odéon avec une nouvelle création : *The Fountainhead*, d'Ayn Rand. Et pour notre plus grand plaisir, il reprend *Vu du Pont*, d'Arthur Miller, début 2017, toujours aux Ateliers Berthier.

Intrigant spectacle au Théâtre de la Bastille qui met l'Afrique du Sud à l'honneur avec *And so you see...* de Robyn Orlin. Une chorégraphe provocatrice qui avec un comédien, danseur, performer, compose un requiem pour l'humanité.

Même absent des scènes parisiennes, il est partout. *Le Cahier noir*, d'Olivier PY est monté au 104. Trois comédiens portent à la scène ce premier roman, écrit à 17 ans, recueil des désirs et des rêves d'un adolescent qui veut conquérir le monde.

La vidéo est une arme de plus en plus présente sur les plateaux. Avec *Nobody*, au Théâtre Monfort, Cyril Teste joue avec ce dispositif et brouille les frontières entre direct et différé.

[agenda] Frank Castorf ouvre le Festival d'Automne avec Les Frères Karamazov à la Friche industrielle Babcock

7 septembre 2016 / dans À la une, Bobigny, Théâtre / par Dossier de presse



Frank Castorf Les Frères Karamazov © Thomas Aurin

S'il s'apprête à abandonner la direction de la Volksbühne de Berlin, Frank Castorf demeure, à 65 ans, l'éternel enfant terrible du théâtre allemand. Un statut qu'il doit notamment à ses relectures radicales de l'œuvre de Fédor Dostoïevski. Après *Les Démons*, *L'Idiot*, *Le Joueur*, *Humiliés et Offensés* ou encore *Crime et Châtiment*, il s'attaque aujourd'hui à l'ultime roman de celui-ci, *Les Frères Karamazov*. Ce qui impressionne dans ce spectacle – dernière collaboration de Castorf avec son alter ego, le scénographe Bert Neumann, disparu l'été dernier –, ce n'est pas tant son sens aigu de l'analyse de textes, l'acuité de son regard de lecteur et de metteur en scène, l'agilité avec laquelle il a remodelé cette somme de plus de mille pages, retranchant des passages, y insérant des fragments exogènes (extraits notamment d'*Exodus*, roman de l'écrivain anarchiste russe contemporain DJ Stalingrad). Ce n'est pas tant la maestria avec laquelle il dirige des comédiens – parmi lesquels Jeanne Balibar – au charisme impressionnant. C'est surtout la façon dont Castorf excelle à s'emparer d'une intrigue – l'histoire de l'assassinat de l'infant Fédor Pavlovitch Karamazov par l'un de ses trois fils, dont chacun représente une manière d'archétype – fortement ancrée dans le contexte de la société russe de 1880 pour en faire un brûlot d'une actualité tranchante. Sans jamais sombrer dans le symbolisme « lourdaud » ou le surcroît de complexité, il parvient, tout au long de ces frénétiques six heures et quinze minutes de spectacle – dont certains moments sont donnés à voir exclusivement en vidéo –, à insuffler aux grandes questions métaphysiques qui y sont en jeu une urgence et une résonance étonnamment actuelles. Avec Castorf, Dostoïevski redevient notre contemporain capital.

Frank Castorf
Les Frères Karamazov
de Fédor Dostoïevski
Mise en scène, Frank Castorf
Avec Hendrik Arnst, Marc Hosemann, Alexander Scheer, Daniel Zillmann, Sophie Rois,
Kathrin Angerer, Lilli Stangenberg, Jeanne Balibar, Patrick Goldenberg, Margarita
Breitkreiz, Frank Büttner
Scénographie, Bert Neumann
Costumes, Bert Neumann
Lumière, Lothar Baumgarte
Caméra, Andreas Deinert, Mathias Klötz, Adrien Lamande
Montage en direct, Jens Crull
Musique, Wolfgang Urzendowsky
Son, Klaus Dobbrick, Tobias Gringel
Perche, William Minke, Dario Brinkmann
Dramaturgie, Sebastian Kaiser
Coproducteur Volksbühne am Rosa-Luxemburg-Platz (Berlin) ; Wiener Festwochen //
Coréalisation – Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis (Bobigny) ; Festival
d'Automne à Paris // Avec le soutien de La Courneuve et Plaine Commune // Avec le
soutien de l'Adami // Spectacle créé le 29 mai 2015 au Wiener Festwochen // En
partenariat avec France Inter

Festival d'Automne 2016
La MC93 à la Friche Industrielle Babcock
7 au 14 septembre 2016

Scènes

fin de partie à Berlin

Sur le départ, à la Volksbühne, **Frank Castorf** demeure l'enfant terrible du théâtre allemand : son adaptation des *Frères Karamazov* s'avère être un fabuleux rendez-vous avec des âmes damnées vouées aux Enfers.



Je ne veux pas de l'harmonie, c'est par amour de l'humanité que je n'en veux pas. Je préfère rester avec les souffrances non vengées." Ces paroles extraites des *Frères Karamazov* de Fedor Dostoïevski pourraient aussi bien être celles de Frank Castorf qui, après vingt-cinq années de provocations théâtrales et de recherches de nouvelles formes scéniques, s'apprête à quitter la Volksbühne de Berlin contre son gré et sans autre forme de procès. Cette volonté politique de tourner la page, qui met sur la touche, à la fin de la saison 2017, l'un des plus furieux représentants de la créativité du théâtre berlinois, n'a jamais été commentée par l'intéressé. En forme de bras d'honneur, Frank Castorf préfère acter de son savoir-faire à travers ses spectacles. La vigueur de son adaptation du dernier roman de Dostoïevski, paru en son temps comme une histoire policière, est sa meilleure défense.

En ces jours sombres, l'ambiance demeure réactive et festive dès que l'on pénètre entre les murs de l'institution. Les fameuses boîtes d'allumettes offertes au public relayent sans ambiguïté l'avis de la troupe sur la situation présente. Elles portent une série de messages imprimés en caractères gothiques et en anglais qui vont de "Still alive" à "Game over",

sans omettre le jouissif "Holy shit" et pour compléter cette série devenue collector le définitif "Fuck off". Sur l'air de "il vaut mieux en rire qu'en pleurer", le nouveau bar qui trône à l'étage est taillé dans du bois brut à l'effigie d'une immense tête de mort... Manière d'enfoncer une dernière fois le clou dans la tête des spectateurs avant qu'ils entrent dans la salle.

Créé à Vienne dans le cadre du festival des Wiener Festwochen en 2015, le spectacle s'inscrit dans la salle de la Volksbühne avec une sombre magie. Ultime œuvre du regretté scénographe de génie qu'était Bert Neumann, ce splendide décor labyrinthique témoigne une dernière fois du talent de celui qui fut le compagnon de route de nombre des succès de Frank Castorf. Débarrassé de ses fauteuils, l'espace du parterre a des allures de colline en pente douce... Un paysage comparable au flanc d'un volcan recouvert d'une lave aussi mate que du goudron. C'est en prenant place sur d'énormes boudins noirs et luisants, où l'on peut nicher à cinq ou six, que les spectateurs rejoignent leur place.

Au lointain se dresse un vaste écran destiné à la projection des images vidéo tournées en live. Tandis qu'on découvre à cour et en fond de scène une datcha cernée par le miroir d'une pièce d'eau, on repère immédiatement une interminable

Les Inrockuptibles – Du 7 au 13 septembre 2016 (Suite de l'article)



Margarita Breitkreiz et Jeanne Balibar au premier plan

**une scénographie
joliment
alambiquée
conçue pour
réunir le présent
et le passé en
chauffant à blanc
la littérature**

palissade qui se déploie à jardin. Elle va permettre aux acteurs de rejoindre sans être vus le haut de la salle et une construction digne d'une installation de chantier où d'autres scènes vont se jouer dans deux studios clos et superposés. Une scénographie joliment alambiquée conçue pour réunir le présent et le passé en chauffant à blanc la littérature. Un terrain de jeu idéal pour la troupe de la Volksbühne, où chacun sidère par son talent et s'avère aussi apte à nous tenir en haleine au fil de monologues roboratifs que de transformer en scènes de crime hystériques la violence des passages où ils sont tous réunis face à nous.

La démesure de l'œuvre transforme cette adaptation en une pièce monstre, un spectacle d'une durée de six heures trente avec entracte. Comme souvent chez Frank Castorf, le plateau reste vide la plupart du temps. Mais son art d'user de la vidéo est sans pareil pour ne jamais rompre le lien avec le théâtre et suivre ses acteurs en les cadrant au plus près de leurs émotions.

L'artiste ne se contente pas de son décor. Distillant la pensée de Dostoïevski tel un poison, il dissémine l'action jusque dans les moindres recoins de sa citadelle assiégée. Le drame gagne les loges, investit les sous-sols et s'installe même sur la terrasse du sommet de la cage de scène, où Frank Castorf a fait dresser un fameux

"OST" comme un défi, et un hommage à cette institution construite grâce aux donations faites par des ouvriers à l'époque de l'ancienne Allemagne de l'Est.

C'est à l'heure du couchant que l'acteur Alexander Scheer, qui joue Ivan, nous offrait, depuis cette position stratégique dominant la ville, l'un des moments les plus épiques du spectacle avec un monologue d'imprécateur qu'il incarnait comme une déclaration de guerre à l'adresse de Berlin. Un geste époustoufflant que Frank Castorf va devoir en partie réinventer en inaugurant ce nouveau lieu de théâtre qu'est la friche Babcock à La Courneuve. L'occasion de retrouver l'actrice Jeanne Balibar qui, en jouant pas moins de trois rôles dans *Les Frères Karamazov*, s'avère la seule à être présente de bout en bout dans la pièce. C'est elle qui finit par incarner avec l'élégance qu'on lui connaît ce diable qui transparaît à chaque instant dans la mise en scène et semble être notre guide à chaque étape de ce fastueux voyage au bout de l'enfer.

Patrick Sourd

Les Frères Karamazov de Fedor Dostoïevski, mise en scène Frank Castorf, avec la troupe de la Volksbühne de Berlin, du 7 au 14 septembre à la MC93 hors les murs, friche industrielle Babcock à La Courneuve, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris, en allemand surtitré, mc93.com, festival-automne.com

Pariscope – Semaine du 7 au 13 septembre 2016

théâtres hors Paris

101 LA COURNEUVE 93

Friche industrielle Babcock. 80, rue Emile Zola. RER B : La Courneuve-Aubervilliers. 01.41.60.72.72. [www. mc93.com](http://www.mc93.com). Loc. par tél. du Lun au Ven de 11h à 18h.

A 17h30 Mer 7, Jeu 8. A 15h Sam 10, Dim 11. A 17h30 Mar 13, Mer 14 sept. En allemand, surtitré en français. Pl. : 9 à 29 €. Dans le cadre du Festival d'Automne à Paris :

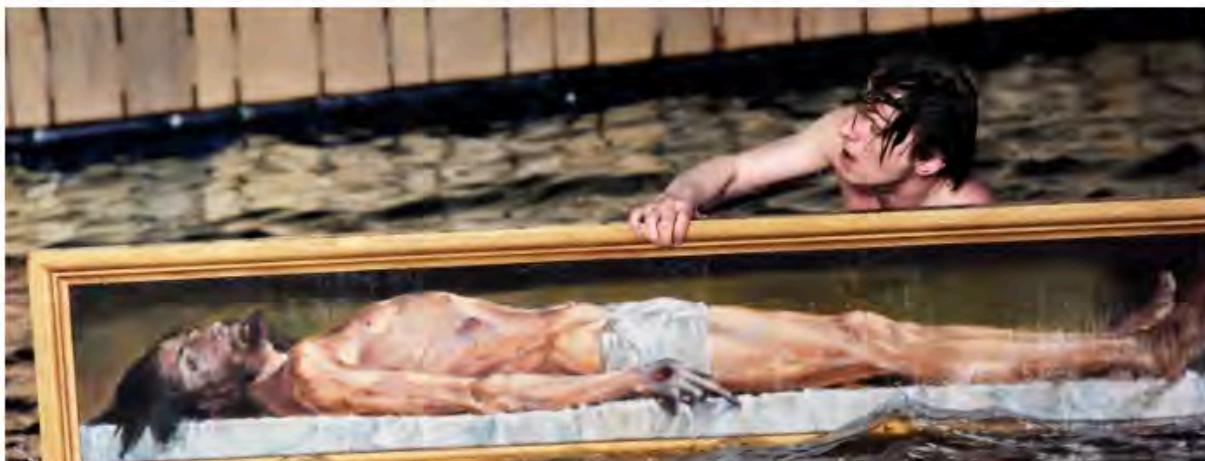
Les frères Karamazov

De Fédor Dostoïevski. Mise en scène Frank Castorf. Avec Kathrin Angerer, Hendrik Arnst, Jeanne Balbar, Margarita Breikreiz, Frank Büttner, Patrick Guldenberg, Marc Hosemann, Sophie Rois, Alexander Scheer, Lilith Stangenberg, Daniel Zillmann.

Entre janvier 1879 et novembre 1880, Fédor Dostoïevski, publie en feuilleton ce qui sera son ultime roman. Frank Castorf s'empare de cette œuvre épique et débordante, pour faire entendre l'histoire des quatre frères Karamazov, terrible et parfois joyeuse plongée dans les tréfonds des passions humaines. **(Durée 6h15 avec entracte).**

Le Karamazov enflammé de Frank Castorf

8 septembre 2016 / dans À la une, Bobigny, Coup de coeur, Les critiques, Théâtre / par Stéphane Capron



Frank Castorf Les Frères Karamazov © Thomas Aurin

Le berlinois Frank Castorf est de retour en France. Son adaptation de Karamazov de Dostoïevski fait l'ouverture du 45ème Festival d'Automne dans la friche Babcock de La Courneuve, lieu éphémère de la MC93 pendant ce début de saison pour trois spectacles. Une pièce passionnante emmenée par des comédiens d'exception.

Une scène de 156 m de long sur 57 m de large ! Un terrain de jeu prodigieux pour un metteur en scène. La friche Babcock (ancienne fabrique de chaudières industrielles) dénichée par **Hortense Archambault**, la nouvelle directrice de la MC93 à Bobigny est **un lieu magique pour faire du théâtre**. Les comédiens et les techniciens (ainsi que la souffleuse de la Volksbühne) courent partout pendant ce marathon théâtral de 6h30 – y compris à l'extérieur du bâtiment.

Frank Castorf nous tient en haleine et pourtant les comédiens sont très peu présents sur scène face au public. Le scénographe **Bert Neumann** a construit une sorte de petite ville dans cet environnement industriel avec des petites maisons, un bassin d'eau, un jardin d'hiver et de longs couloirs cachés par des palissades en bois. Plus de 80% de l'action se déroule dans l'intimité à l'abri du regard des spectateurs. Les comédiens sont suivis en permanence par deux caméramans et les images sont retransmises et réalisées en direct sur un écran au centre de l'espace. Et cela fonctionne à merveille.

Les comédiens sont toniques. Aliocha est virevoltant. **Daniel Zillmann** – tout en rondeur – est d'une légèreté inouïe. **Jeanne Balibar** passe du rôle de Zosime le starets à celui du Diable avec une aisance déconcertante. Le séminariste Rakitine, ami d'Aliocha – **Patrick Güldenber** – est magnifique dans ce rôle secondaire plein d'humanité et de raison. Quant au gros morceau de l'œuvre de Dostoïevski : la scène du Grand Inquisiteur, il est fort justement placé après l'entracte. Ivan (**Alexander Scheer**) le joue à l'extérieur dans une nacelle qui surplombe La Courneuve baignée par le soleil couchant. **C'est prodigieux d'inventivité**. Et surtout on ne perd pas une miette du sens de ce monologue sur l'impasse dans laquelle peut mener la religion lorsqu'elle est manipulatrice.

Frank Castorf décrit avec une acuité parfaite les passions et les sentiments entre tous ces personnages exaltés et enragés. La dramaturgie nous fait sortir de la Russie du 19ème siècle pour se fondre dans la Russie de Poutine. C'est une fresque politique, historique et philosophique sur le devenir de la Russie. Il met en exergue le fameux mot « *nadryw* » souvent utilisé dans le roman de **Dostolevski** pour évoquer l'exaltation des émotions. Son dramaturge Sebastien Kaiser s'est également appuyé sur le livre **Exodus** de l'activiste antifasciste russe **Petr Silaev** surnommé *DJ Stalingrad*, membre des skinheads rouges qui évoque la montée du nationalisme en Russie.

On regrette toute de même certaines longueurs dans la deuxième partie, la fatigue se faisant sentir, certaines scènes avec la jeune fille handicapée Lisaveta sont un peu éprouvantes d'autant qu'elle s'exprime le plus souvent en russe et que ses propos ne sont pas traduits. Mais **Frank Castorf donne une sacrée leçon de théâtre énergisante**.

[itw] Jeanne Balibar : «L'énergie de la troupe est le reflet de celle de Frank Castorf »

8 septembre 2016 / dans À la une, Les interviews, Théâtre / par Stéphane Capron



photo Thomas Aurin

Jeanne Balibar partage sa vie entre Paris et Berlin. Depuis 2013 et *La Dame aux Camélias* au Théâtre de l'Odéon, elle a rejoint la troupe de Frank Castorf. Celle qui a passé quatre ans à la Comédie-Française avait passé une audition à l'époque pour jouer dans le spectacle. Elle revient en France avec la Volksbühne dans une version détonante des *Frères Karamazov* d'après Dostoïevski. Un spectacle présenté dans le cadre du Festival d'Automne dans la toute nouvelle friche industrielle Babcock, lieu provisoire de la MC93. Rencontre avec la comédienne à l'issue de la première.

Du théâtre dans une friche c'est étonnant, avez-vous déjà joué sur une scène aussi vaste ?

Et non, mais à la création à Vienne nous étions déjà dans une friche industrielle, c'était une ancienne usine de cercueils mais elle beaucoup plus petite !

C'est un spectacle éprouvant pour les comédiens car vous êtes toujours sur la brèche !

Finalement on s'habitue à cela. C'est comme faire du sport. On court tout le temps. Le premier jour on est fatigué et puis on s'habitue.

C'est du théâtre mais c'est aussi du cinéma car vous êtes filmés en permanence.

En même temps les images filmées font vraiment penser à du théâtre. C'est Frank Castorf qui a inventé cela. Il a été copié et maintenant cela se banalise. Je pense que je joue un peu « plus cinéma » que les autres acteurs de la troupe. Je le fais exprès. Je me dis que cela fera une petite variante. Je profite de la caméra pour baisser le niveau sonore de ma voix.

Il y a une sacrée énergie dans cette troupe que l'on ne retrouve pas dans les troupes françaises.

C'est certain. On ne la retrouve nulle part ailleurs. Car c'est lié à la personnalité de Frank Castorf. Il exige cette énergie sur le plateau. C'est aussi la sienne. Une troupe n'est que le reflet de son metteur en scène. Certains acteurs travaillent depuis plus de vingt ans avec lui. En fait elle ressemble un peu à celle d'Ariane Mnouchkine, pas dans son esthétisme, mais dans son esprit.

On est dans la Russie du 19ème siècle mais aussi dans celle de Poutine.

C'est cela qui l'intéresse. Il souhaite raconter ce monstre à nos portes. Et encore plus à leur porte à eux à Berlin. Il montre ce contraste de cette Europe avec le monde occidental. La Russie a été porteuse d'utopie. Le spectacle montre ce que ce pays est devenu aujourd'hui.

Il vous a autorisé à dire quelques mots, quelques phrases en français.

Il n'y en a beaucoup. Au début je rechignais quand il me demandait de passer au français, surtout par rapport au public allemand et puis j'ai pris du plaisir.

Et l'un des phrases que vous dites à la fin est très importante sur l'idée de se débarrasser de Dieu pour débiter un nouveau monde. On est au cœur des thématiques de notre actualité.

Mais c'est très ambivalent. Celui qui dit cela « il faut se débarrasser de Dieu » c'est le diable. Pour moi qui ne suis pas croyante et comme je dois aussi jouer Starez au début qui est un religieux, j'ai été obligée de me demander ce que je mettais sous ce mot de « Dieu ». On peut y mettre les choses les plus affreuses et on le constate dans l'actualité tous les jours comme les choses plus belles qui sont de vouloir faire le bien dans le monde.

Le Festival d'Automne ouvre avec un "Karamazov" explosif dans une ancienne usine

AFP

Publié le 08/09/2016 à 16:08 | AFP

Le Festival d'Automne à Paris a ouvert mercredi soir avec un spectacle hors norme, "Les frères Karamazov" de Frank Castorf, kaléidoscope d'images et de sons résonnant dans l'immense espace d'une ancienne usine à La Courneuve, près de Paris.

En plus de 6 heures de bruit et de fureur, l'enfant terrible du théâtre allemand, 65 ans, projette le chef d'oeuvre de Dostoïevski dans la Russie d'aujourd'hui, entre relents néofascistes et désenchantement matérialiste.



La saga des quatre frères Karamazov et du meurtre de leur père jouisseur invétéré est littéralement explosée par le metteur en scène, qui intercale entre les épisodes d'autres textes (du DJ Stalingrad, du poète Vladimir Vissotsky ...) et des scènes de la Russie d'aujourd'hui.

Le spectacle vociférant, auquel la ministre de la Culture Audrey Azoulay a assisté stoïque jusqu'au bout, est porté par l'énergie folle de dix acteurs de la troupe allemande de la Volksbühne, avec une performance remarquable de Jeanne Balibar.

L'actrice française de 48 ans, qui joue en allemand, sait incarner à la fois le diable, une femme somptueuse, et un ermite au corps recroquevillé habité de prophéties.

Au-delà de la saga, le metteur en scène allemand dresse le portrait d'une génération post-communiste perdue dans "un abîme de cupidité, de nihilisme et de cynisme". Dostoïevski, qui a été torturé toute sa vie par la foi, livre dans son dernier roman une longue méditation métaphysique sur l'impossibilité d'un monde vertueux sans Dieu.

- vidéo omniprésente -

"Poutine est le nouveau Dieu", entend-on. De petites frappes parlent de "casser du bronzé" dans le métro. "Dieu sauve la Russie des juifs", hurle un acteur.

Pour le spectateur qui n'a pas révisé ses classiques, il est sans doute difficile de s'y retrouver, car Castorf prend un malin plaisir à traiter les grandes scènes du livre dans le désordre...

Mais l'ensemble est puissant, dérangeant, et très actuel, ce qui n'était pas le cas du "Karamazov" plus fidèle et poétique de Jean Bellorini donné au Festival d'Avignon (repris en tournée et au TGP de Saint-Denis en janvier).

**Agence France Presse Mondiales – Jeudi 8 septembre 2016
(Suite de l'article)**

Le directeur de la Volksbühne aime la démesure et le lieu s'y prête admirablement. La MC93 de Bobigny, en travaux, a aménagé le hangar désaffecté de cette friche industrielle, ancien site de l'usine de chaudières Babcock, pour héberger plusieurs de ses spectacles cette saison. Castorf exploite à fond le caractère brut et la poésie étrange du lieu.

Les acteurs ne se contentent pas de la scène et "explorent" souvent le cadre en courant dans la halle gigantesque (156 m de long sur 57 m de large), voire à l'extérieur.

La caméra, omniprésente dans les 6 heures de spectacle, les suit dans des courses improbables en coulisses et jusque sur le toit, où Ivan (Alexander Scheer) est longuement filmé sur fond de grues au soleil couchant, pour le fameux monologue du Grand Inquisiteur.

Comme lors du dernier Festival d'Avignon, l'image filmée prend très souvent le pas sur le jeu en direct, au risque de lasser le spectateur, qui passe de très longs moments face à un décor vide, tandis que les acteurs sont filmés dans des lieux cachés au regard.

Festival d'Automne à Paris, du 7 septembre au 31 décembre. "Les frères Karamazov", jusqu'au 14 septembre.

08/09/2016 16:07:43 - Paris (AFP) - © 2016 AFP



THOMAS AURIN

La copie du *Christ au tombeau* de Holbein (1521) joue un grand rôle dans le spectacle inspiré du roman de Dostoïevski.

Frank Castorf, le grand inquisiteur

CHRONIQUE À La Courneuve, le metteur en scène allemand présente « Les Frères Karamazov ». Une course haletante de 6 h 15 filmée en direct et en musique, qui questionne un monde en quête de sens. Acide et ironique.



LE THÉÂTRE

Armelle Hélot
ahelot@lefigaro.fr
blog.lefigaro.fr/theatre

Soudain, sur le grand écran qui occupe une place presque centrale face aux spectateurs, apparaît le ciel, encore bleu vers l'ouest, de La Courneuve. Un croissant de lune, les dernières lumières du soleil. De grands bâtiments, des grues. Il est 21 heures, la seconde partie du spectacle imaginé par Frank Castorf commence. C'est le moment, très célèbre, du récit du Grand Inquisiteur, au premier tiers des *Frères Karamazov* de Dostoïevski.

Face à nous, tendu, tout en nerfs, regard aigu, Alexander Scheer distille la fable christique, passant parfois côté est, côté ciel noir de la banlieue. On est happé. On ne craint plus la durée de cette seconde partie, 3 h 15 sans entracte, menée à un train d'enfer, comme la première de 2 h 30. On croyait le comédien perché sur le toit. Il est sur une plateforme qui redescend, après ce monologue gorgé de sens de plus d'un quart d'heure.

Et l'on retrouve l'intérieur de la halle

diens ne cessent de courir d'un lieu à l'autre, dans un parcours exténuant, sans jamais fléchir, vociférant beaucoup. Mais c'est le jeu. La couleur voulue par Frank Castorf.

L'adaptation, qu'il signe avec le dramaturge Sebastian Kaiser, est à la fois fidèle et insolente, libre. Le grand Berlinois ne veut pas seulement reprendre Dostoïevski, il veut nous parler du monde d'aujourd'hui, de la Russie de Poutine – grand utilisateur de concepts dostoïevskiens (« peuple élu », « charité active ») –, mais aussi de celle des popes et de l'encens, de ce monde fracturé qui cherche désespé-

La musique est omniprésente. Pas de place pour le silence dans ce monde furieux

ment du sens.

Ce sens, on mentirait si l'on prétendait l'avoir clairement compris tout au long de ce voyage en haute mer dramatique. Avouons-le, on s'embarque, on est embarqué. Tout renvoie en dernière instance à des questions métaphysiques, qu'elles passent par l'épouvantable domination du père Karamazov, par

œuvre et un homme. Après *Les Démons*, *L'Idiot*, *Le Joueur*, *Humiliés et Offensés*, *Crime et Châtiment*, Frank Castorf va à l'ultime livre, mais y broche des citations d'un auteur et musicien engagé de toutes ses fibres dans les combats du temps en Allemagne, à commencer par le combat contre les résurgences fascistes, DJ Stalingrad et son livre *Exodus*.

La musique est omniprésente. Pas de place pour le silence dans ce monde furieux. Du rock métal aux citations de Vladimir Vyssotski, la musique double la parole sans la paraphraser.

Tout cela ne serait rien sans l'époustouflante distribution. On a cité Alexander Scheer, magnifique Ivan, Jeanne Balibar, vénéneuse et spirituelle en Staretz et en Diable, mais aussi en Katerina Chochlakova. La famille Karamazov, le père et ses trois fils, Hendrik Arnst (Fiodor), Marc Hosemann (Dimitri), Daniel Zillmann (Alexei). Patrick Güldenberg est Rakitine, Frank Büttner, Feraponte. Les filles aussi sont exceptionnelles : Sophie Rois, étonnante Smerdiakov, Kathrin Angerer (Agrafena et Grouchenka), Lilith Stangenberg (Katerina Verchovzeva), Margarita Breitzkreiz (Lisaveta). Des athlètes affectifs qui n'ont peur de rien.

immense où Hortense Archambault, directrice de la MC93, installe les productions, tandis que l'institution de Bobigny est en travaux. L'usine (américaine) Babcock & Wilcox où longtemps des milliers d'ouvriers fabriquaient notamment des chaudières industrielles, deviendra à terme un quartier mixte.

Venu de la Volksbühne de Berlin, le spectacle a été complètement réinventé par un Castorf toujours aussi acide, ironique et anxieux, questionnant le monde par la littérature, s'interrogeant sur la politique, la société, la réalité et l'au-delà. Il a été le premier metteur en scène européen à utiliser la vidéo en direct. Cela a donné des chefs-d'œuvre, telle sa version du *Maître et Marguerite* d'après Boulgakov. Depuis, tout le monde a tenté de l'imiter, mais il demeure un maître. S'il fallait avoir une réserve sur ce traitement particulier, on noterait que l'essentiel du spectacle passe par l'écran avec surtitrages, qui relaie des scènes qui nous sont dérobées dans le labyrinthe des constructions édifiées, sous la halle immense, par le scénographe Bert Neumann qui signait également les costumes. Neumann, hélas, est mort l'été dernier.

Une petite datcha posée sur un bassin d'eau à cour, des palissades de bois brut, tout du long - elles forment des cellules et enferment notamment un sauna -, des constructions plus hautes, avec des escaliers extérieurs, côté jardin, et, plus loin, l'autre moitié de la halle, avec, au fond, le grand néon de Koka Kola en rose fluo. Cadrés magistralement par trois cameramen, leurs perchistes et un monteur, les comé-

les haines et les amours, par la violence, le meurtre, l'abandon, la mort, le Diable que joue, entre autres personnages, Jeanne Balibar qui était déjà à l'Odéon dans *Le Perroquet vert*.

Castorf et Fiodor Dostoïevski, c'est comme Lupa et Thomas Bernhard : un long compagnonnage, un dialogue, ouvert, audacieux d'un artiste avec une

Les Frères Karamazov, friche industrielle Babcock, La Courmeuve (93), dans le cadre du Festival d'Automne. Jusqu'au 14 septembre. À 17 h 30 en semaine et à 15 h les samedis et dimanches. Durée : 6 h 15 avec un entracte d'une demi-heure. Relâche les 9 et 12 septembre. Tél : 01 41 60 72 72. Navettes de retour à Paris.

Le Diable, probablement

Les Frères Karamazov, d'après Dostoïevski
Friche industrielle de Babcock-MC 93, à La Courneuve (Seine-Saint-Denis). Spectacle proposé par la MC 93, dans le cadre du Festival d'Automne.

— En coup d'envoi de sa saison, la MC 93 convie à un voyage de 6 heures 15 dans l'univers de Dostoïevski et de ses *Frères Karamazov*.

— L'adaptation, très libre, signée du directeur de la Volksbühne, Frank Castorf, se joue dans une friche industrielle.

La Courneuve, aux portes de Paris. À peine descendus de la gare, des groupes se mettent en quête de marques de craie sur le sol. Ils ne sont pas venus chasser le Pokémon. Ils partent à la recherche de l'ancienne usine Babcock – un ensemble monumental de brique et pierre où la firme américaine a fabriqué près d'un siècle des chaudières, employant jusqu'à plus de 2 000 salariés. C'est là, dans une nef imposante de cette friche industrielle, que les a conviés la MC 93 de Bobigny, pour découvrir *Les Frères Karamazov*, adapté par l'éternel trublion, à 60 ans passés, de la scène allemande : le Berlinois Frank Castorf, directeur, depuis un quart de siècle, de la vénérable Volksbühne, qu'il s'appête à quitter dans quelques mois.

Un spectacle à la mesure de la démesure du bâtiment – 15 m de haut, 57 m de large, 156 m de long ! Un spectacle, plus encore, détonant, déconcertant, prenant le roman de Dostoïevski pour prétexte plus que pour l'illustrer.

Sans doute Frank Castorf s'appuie-t-il sur la trame de cette histoire terrifiante de famille et d'argent où un père terrible s'oppose à ses fils, avant que l'un d'entre eux ne l'assassine. Sans doute, encore, reprend-il à son compte les obses-

sions de l'écrivain sur la société, la recherche d'un ordre idéal, l'amour, le Bien, le Mal...

Mais c'est pour les revisiter à sa manière, à la lumière de ses propres préoccupations et du présent, confondant la Russie des tsars avec celle de Poutine, des milices et mouvements d'extrême droite comme des orphelins du communisme – une Russie qui n'est pas sans évoquer l'Allemagne de l'Est d'hier et d'aujourd'hui, des déçus de la réunification et des néonazis, dont Castorf est l'enfant, né en 1951 dans le Berlin de la RDA, nourri aux mamelles du marxisme et du léninisme.

De fait, au fil des 6 heures 15 (entractes compris) que dure la représentation, les thèmes, formules, contradictions se succèdent et s'accumulent sur fond de tohu-bohu et de cris.

Un spectacle à la mesure de la démesure du bâtiment. Un spectacle, plus encore, détonant, déconcertant, prenant le roman de Dostoïevski pour prétexte plus que pour l'illustrer.

Dénonçant le malheur d'une humanité réduite, ici comme partout ailleurs dans le monde, à la violence,

à la mort, à la souffrance..., et qui, débarrassée de sa foi en l'immortalité, perdra toute barrière morale, se donnera « tous les droits, de l'égoïsme jusqu'au crime ». Préférant à la liberté l'esclavage si celui-ci lui apporte le confort et l'assouvissement de ses besoins. Où « le diable ne dort pas », et qui ne se pose la question de Dieu, de sa présence ou de son absence, qu'en termes d'intérêts, de spectaculaire et de miracles, préférant au « pain céleste » le « pain de la terre ».

Dans la fable du *Grand Inquisiteur*, contée par Dostoïevski, n'est-il pas dit que si le Christ revenait parmi les hommes, il serait des plus mal reçus, condamné au bûcher par le tribunal qui ne saurait que lui op-

poser : « Pourquoi es-tu venu nous déranger ? »

Le spectacle est riche, dense, touffu, labyrinthique au point, par moments, de se perdre, voire de lasser. Il n'évite pas toujours la complaisance. Ni les raccourcis faciles.

Il n'empêche. Magnifiquement installée dans l'espace – bordé d'un côté par une datcha et un plan d'eau, de l'autre par une chambre à louer perchée en haut d'un échafaudage –, la mise en scène se révèle d'une maîtrise époustouflante, ajoutant, avec une évidence surprenante, aux jeux du théâtre, ceux du cinéma : sur un grand écran placé au centre sont diffusées en permanence les images des acteurs filmées en direct, caméra à l'épaule. Changeant le regard du spectateur, lorsqu'ils jouent à vue ; les révélant, cachés derrière des claies aux allures de couloirs ou de hammams. Ou bien encore réunis dans la chambre et la datcha aux portes fermées.

Ces comédiens, ils sont onze, tous plus éblouissants les uns que les autres : Hendrik Arnst (le père Karamazov) et Alexander Scheer, Marc Hosemann, Daniel Zillmann (ses enfants)... Et puis, ô surprise, Jeanne Balibar, tour à tour délicieusement vieillard, séductrice. Ou le Diable.

Didier Méreuze

Jusqu'au 14 septembre. Rens. : MC 93, Festival d'automne : 01.53.45.17.17. www.festival-automne.com

Sur la-croix.com Entretien avec Hortense Archambault, directrice de la MC 93.



L'AGENDA À PARIS

Le Collectif
49 701 joue
*Les Trois
Mousquetaires,
Saison 4 -
La Vengeance
du cardinal
à la mairie
du IV^e.*



CARNAVAL

Le Marais en fête

Les Traversées du Marais est un nouveau festival rassemblant 16 institutions autour d'une programmation gratuite, le temps du week-end. Le thème « Carnavals! » donne le ton de cette deuxième édition. Au menu: des bals, des lectures, des concerts, un carnaval au musée Carnavalet samedi soir ou encore un bal masqué à l'hôtel de Sully dimanche soir.
www.maraiscultureplus.wordpress.com

FESTIVAL

Temps forts

Théâtre, danse, musique... Avec le coup d'envoi du Festival d'automne, c'est parti pour quatre mois de saison culturelle marqués par des temps forts à ne pas manquer, comme *Les Frères Karamazov*, mis en scène par Frank Castorf, *Dance*, de la chorégraphe Lucinda Childs, et le concert du basque Ramon Lazkano. Jusqu'au 31 décembre.
www.festival-automne.com

JUSQU'AU
25 SEPTEMBRE



SAINT-CLOUD

Feu d'artifice

Le domaine national de Saint-Cloud organise à chaque rentrée son spectacle pyrotechnique: le plus grand feu d'artifice d'Europe sera tiré samedi soir à partir de 21 h en bas du parc, face à la grande cascade. Tribunes et chaises à réserver en ligne.
www.le-grand-feu.com

IL EST TEMPS DE RÉSERVER DÉCOUVRIR LA CORÉE

La Corée vue par douze photographes de Tendance Floue. Dans le cadre de l'année France-Corée, le collectif, qui fête cette année ses 25 ans, est parti sur la route deux ans durant. La Cité internationale des arts montre leurs douze récits, photos et vidéos exprimant les symboles du Yi-King et du Ying/Yang, thématiques de cette exposition toute en harmonies et contraires. Jusqu'au 25 septembre.
www.annee-francecoree.com

MÉTIERS D'ART

Concept store

Le syndicat des métiers d'art a désormais son concept store: entre le marché des Enfants rouges et le Carreau du Temple, au 5, rue de Picardie, Empreintes se déploie sur quatre étages: maison, design, bijoux mais aussi un café, une bibliothèque et une salle de projection. Au total, plus de 1000 objets réalisés à la main.



www.empreintes-paris.com
Alice d'Orgeval

DIABOLIQUE JEANNE BALIBAR

La comédienne incarne le Diable dans l'adaptation puissante des *Frères Karamazov* imaginée par Frank Castorf. Une pièce créée à Vienne en allemand et jouée un an à Berlin avant de s'installer à La Courneuve. Entretien. **PAGES 28-29**

Jeanne Balibar dans «les Frères Karamazov», d'après Dostoïevski.
PHOTO THOMAS AURIN



Théâtre
Actuellement sur scène à La Courneuve dans «les Frères Karamazov», avec la troupe de la Volksbühne Jeanne Balibar parle de son travail avec le metteur en scène Frank Castorf.

«Au cœur d'une meute de loups qui déchirent la pièce avec leurs dents»

Recueilli par
ANNE DIATKINE

Et nous voici chez Jeanne Balibar, à Paris, une poignée de jours avant la première des *Frères Karamazov* monté par Frank Castorf avec la troupe de la Volksbühne (*lire ci-contre*). Le spectacle, créé à Vienne dans une ancienne usine de cercueils, s'est joué toute l'année dernière à Berlin. En France, il inaugure à la fois le Festival d'automne à Paris et un tout nouvel espace théâtral monumental, la Friche industrielle Babcock, dénichée à La Courneuve (Seine-Saint-Denis) par Hortense Archambault, directrice de la MC93 à Bobigny, actuellement en travaux.

Avez-vous lu «les Frères Karamazov» ?

Je l'ai lu quand j'avais 18 ans et relu avant de répéter, et j'ai été stupéfaite de découvrir à quel point c'était drôle. Drôle et insupportablement douloureux. Je l'ai relu sans savoir ce que j'allais jouer car avec Castorf, on ne sait jamais. Il compose au fur et à mesure, il fait selon les contraintes et l'inspiration du moment, et à partir de cela, il pose une deuxième brique. Ça a l'air d'être au hasard, ça ne l'est pas du tout, il suit son fil. On savait quand même qui jouerait les trois frères. Et que le contexte serait particulier car, à part moi, c'est la troupe historique qui est présente sur scène. Mais Castorf

n'avait aucun doute que j'allais jouer le diable.

Pourquoi vous en diable ?

Parce que je suis quelqu'un de foncièrement gentil ! C'est bien connu, seuls les acteurs gentils jouent bien le rôle de méchants. «Je suis le diable, je m'incarne en religieux, en employé de banque, en journaliste culture, et en mère», dit Dostoïevski, et

à la fin, on s'aperçoit que tous ces personnages ne sont que les figures d'une seule : le diable.

Est-ce que vous faites encore une différence entre jouer en allemand et en français ?

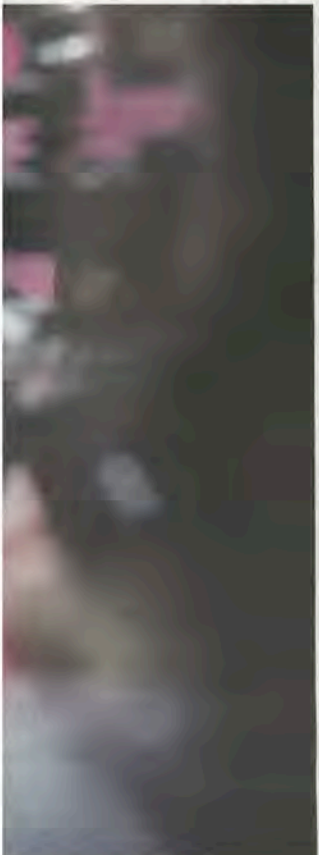
Je n'en ai pas la moindre idée. Apprendre et retenir des textes m'est beaucoup plus

facile qu'il y a quatre ans, et même inventer en allemand si jamais j'ai un trou. Même ma bouche a pris l'habitude de la gymnastique pour former les mots allemands, alors qu'au début j'ai eu des problèmes d'articulation, ce n'est pas le même mouvement des lèvres.

Vous avez été pensionnaire à la Comédie-Française, vous l'avez quittée très vite. En Allemagne, faites-vous partie de la troupe de Castorf ?

Je n'ai pas le sentiment d'appartenir à la troupe de Castorf, à cause de son histoire particulière. Elle s'est constituée il y a vingt-cinq ans, elle a inventé quelque chose qui n'existait pas avant, je n'étais pas de cette aventure. J'ai la chance, depuis quatre ans, d'y être admise et de tra-

INTERVIEW



Comment se caractérise l'invention du théâtre de Castorf?

Lui et sa troupe ont inventé un théâtre avec perte et fracas: la mise en ruines de la représentation et de la soirée théâtrale. Les Allemands ont créé un mot pour dire cela: la mise en pièce de la pièce. Castorf utilise un système de juxtaposition de textes mais aussi une multitude d'outils différents – il est le premier à avoir filmé en live les acteurs sur scène et dans les coulisses, par exemple. Mais aussi, l'imbrication de tous les styles de jeux imaginables depuis le hurlement à la Artaud jusqu'à la déclamation, l'épique, le boulevard le plus trivial. Toutes les techniques sont convoquées pour donner à voir le fracas du monde, la perte de soi, la déperdition d'énergie, de manière à faire surgir une préoccupation très fine et très sensible pour autrui. Dans le bruit et la fureur, Castorf donne à voir l'endroit où s'éprouve la plus grande compassion.

En quoi cette expérience vous a-t-elle transformée?

C'est l'ensemble qu'il faut prendre en compte: jouer dans une autre langue, dans un autre style de jeu, au milieu de gens qui sont tous des loups... Parce que chez Castorf, il n'y a que des stars! Chaque acteur met la barre à un niveau dangereusement acéré. Il n'y a aucune douceur sur ce plateau, alors même que Frank Castorf est quelqu'un de très doux. L'objectif ultime est du côté de la douceur, mais il se travaille chaque jour au milieu d'une meute de loups qui déchirent la pièce avec leurs dents. Pour moi qui ai travaillé dans des lieux où l'on accordait beaucoup d'importance à l'attention aux partenaires, c'est très étrange. Je ne veux pas m'adapter complètement à cette manière d'être, même si elle m'intéresse.

Comment se déroule une répétition?

En France, les metteurs en scène travaillent la plupart du temps quelques semaines à la table, auscultent le sens, puis trouvent une forme. En Allemagne, la forme se cherche d'emblée, sans lecture préalable. Castorf, lui, ne travaille que trois heures par jour pendant quatre à cinq semaines, ce qui est très court, et signifie qu'on commence à jouer en public, quand en France, on serait encore dans le secret des répétitions. Mais ces trois heures demandent une incroyable agilité intellectuelle et sportive. Sportive au sens propre: on court beaucoup sur scène. Castorf est branché sur son inspiration, dans une sorte de transe, et il nous demande d'être sur la même onde. Si bien qu'on est tous plongés dans un état second. Et durant la troisième heure, il nous explique ce qu'on vient de faire, et il explicite pour lui ce qu'il vient de fabriquer. On doit être très concentré durant ce dernier moment car sinon, on ne pourra pas reproduire le geste. Par définition, quand on est en transe, on ne sait pas très bien ce qu'on fait. ◀

vailler avec elle. Etre complètement fondue dans une entité collective est une expérience merveilleuse, et je suis d'autant plus heureuse de la connaître qu'elle m'a toujours été impossible. Etudiante, j'ai détesté l'internat, puis j'ai détesté voir tout le temps les mêmes gens à la Comédie-Française – et ce que j'aime dans les tournages est qu'ils produisent des groupes éphémères. Le miracle a été possible ici grâce à une organisation des représentations très différente en Allemagne. En France, on n'a généralement qu'un jour de relâche dans la semaine, et on joue sur un temps resserré. A Berlin, c'est l'inverse: on joue le même spectacle toute l'année, mais un ou deux jours dans la semaine seulement. N'être sur scène que le samedi m'a permis de continuer de vivre à Paris, d'élever mes enfants, tout en vivant cette expérience de troupe.

CULTURE/

«Les Frères Karamazov», l'épopée russe

Servie par une mise en scène foisonnante et la puissance de ses comédiens, l'adaptation du roman de Dostoïevski par Frank Castorf laisse le spectateur ébouriffé et ravi.

Dostoïevski secouait son époque avec son ultime roman, *les Frères Karamazov*. De la dynamite russe: personnages furieux, parricide et métaphysique torturée. Un monde en déliquescence et en perte de sens. Frank Castorf, dans son ultime création comme directeur de la Volksbühne à Berlin, relève le gant avec toute sa bouteille, sa familiarité de l'œuvre de l'écrivain épileptique et sa furieuse inventivité. C'est la deuxième mise en scène en deux mois des *Frères Karamazov*, pourtant un intimidant labyrinthe narratif. A Avignon, en juillet, Jean Bellorini en a donné une interprétation léchée et simple, textuellement fidèle, avec des comédiens aux allures de personnages de manga et une scénographie minière (un dispositif de déplacement sur des rails devant une datcha). Le cadre pur de la carrière Boulbon sombrant dans la nuit lui avait inspiré des images bien vives. Comme lui, le metteur en scène allemand exploite l'existant, l'exceptionnelle friche de l'usine Babcock à la Courneuve. Mais l'utilisation de la vidéo lui procure davantage de liberté encore et lui permet de faire vibrer les comédiens hors du plateau, à l'extérieur de la salle, dans la cour même. Mieux encore, il suspend Ivan, le deuxième frère Karamazov, dans le ciel, pour son monologue du Grand Inquisiteur. Celui-ci argumente et éructe au-dessus du vide et du bâtiment où se trouvent les spectateurs, yeux rivés sur l'écran. Brillant.

Pastèque. L'écran justement. Devenu l'alpha et l'oméga de certaines des créations théâtrales. Il trône au centre du plateau, entre une traditionnelle datcha sur l'eau et un immeuble urbain à escalier de secours. C'est le cœur battant de la pièce sur lequel se vivent les trois quarts du spectacle. Partout dans le décor se nichent des intérieurs à filmer, sauna, cuisine, salle à manger, chambrette du moine... Les plans serrés permanents mettent le nez sur l'intime.

C'est un atout de plus dont jouent les comédiens, que chorégraphient les caméras. Ici, une confrontation filmée entre les trois frères Karamazov, Dimitri, Ivan et Aliocha, procure le tournis. Là, la course haletante d'Ivan dans un couloir rougeoyant qui s'arrête pour comploter avec Smerdiakov, le quatrième frère, le bâtard, rallonge la vraie distance.

Les comédiens, absolument tous impressionnants (un père Karamazov ignoble qui dépote, un Ivan schizophrénique, un Aliocha puissamment enfantin, une Grouchenka bouleversante, et une Jeanne Balibar en multicartes virtuose), tous sans exception excellent dans ce jeu de touche-touche de proximité, accentuant l'effet de réel par une diction poussée, hurlée parfois; on songe à Artaud dès la première tirade de Rastikine. «Vous croyez que j'aime ça, gueuler tout le temps? Hurter est sans intérêt et interdit toute pensée», vocifère le Père Fierpont à l'adresse du public. La musique (rock, jazz, ACDC, Gainsbourg...) sert à tout: à soutenir une scène, à rythmer en force une transition, à rassembler la troupe dans un moment mémorable d'explosion de pastèque.

Méto. Castorf n'a évidemment pas laissé Dostoïevski seul, en monument indépassable, temporellement gelé. Il y a transfusé des fragments extérieurs, en particulier des textes de l'anarchiste russe DJ Stalingrad. Le XIX^e russe parle au XXI^e. Dimitri et Aliocha décident de descendre dans le métro pour casser du fasciste. Ivan décrit la rock-star Jesus Christy Allin, transgressif en diable, overdosé en 1993. *Les Frères Karamazov* version Castorf questionne toujours l'éternité, mais aussi l'actualité, la génération «postsoviétique». «Nous sommes une génération de merde», dit l'un d'eux.

On sort de Babcock à peine froissé par la durée, mais secoué, essoré, abasourdi par ce génial feu d'artifice de corps et à cris. *Nadriw*, comme ils disent à la russe sur scène: émotionnellement comprimé comme un ressort.

FRÉDÉRIQUE ROUSSEL

LES FRÈRES KARMAZOV

de FÉDOR DOSTOÏEVSKI
m.s. Frank Castorf, jusqu'au 14 septembre.
Fiche industrielle Babcock, La Courneuve
Rens.: 01 41 60 72 72 ou Mc93.com

17 SEPT. - 2 OCT. 2016
Avec LE FESTIVAL D'AMANDIERS À PARIS
POIL DE CAROTTE
Réservations: nanterre-amandiers.com + 33 (0)1 46 14 70 00

SILVIA COSTA

TOUT PUBLIC À PARTIR DE 6 ANS

NANTERRE
AMANDIERS
16
CENTRE DÉPARTÉMENTAL NATIONAL
17

Frank Castorf et ses acteurs possédés par «Les frères Karamazov» de Dostoïevski

9 SEPT. 2016 | PAR JEAN-PIERRE THIBAUDAT | BLOG : BALAGAN, LE BLOG DE JEAN-PIERRE THIBAUDAT

La saison théâtrale commence haut et fort au Festival d'Automne et à la MC93 hors les murs avec l'Allemand Frank Castorf, l'un des maîtres de la scène européennes qui se saisit du dernier grand roman de Dostoïevski. Un spectacle au long cours joué par l'impressionnante troupe de la Volksbühne de Berlin qui ne laisse personne indemne. Ni les acteurs, ni la Russie, ni les spectateurs.

4 COMMENTAIRES | 4 RECOMMANDÉS | A+ A-



Scène du spectacle "Les frères Karamazov" selon Castorf © Thomas Aurin

C'est un spectacle monstre, monstrueux, moderne. Et constamment physique. L'Allemand Frank Castorf court « Les frères Karamazov » en six heures quinze. Un exploit pur un livre qui dépasse les mille pages dans la traduction la plus récente et fort recommandable d'André Markowicz (Thésaurus, Actes sud). Une course de fond courue par les acteurs qui sprintent quasi tout le temps tout en hurlant le plus souvent. Chez Dostoïevski, l'excès c'est la norme.

Un nouveau lieu dans le 93

A la Courneuve, les spectateurs non-germanistes (la majorité), -bien qu'assis sur de rigoureux gradins pendant tout ce temps où plus d'un va s'avachir au fil des heures- courent aussi, d'une autre façon : dans un hochement de tête vertical permanent et lui aussi d'un rythme soutenu pour lire les milliers de sous-titres, un échauffement des cervicales en alternance accélérée avec un mouvement de tête latéral pour suivre l'action quise déroule sur une largeur qui peut aller jusqu'à plusieurs centaines de mètres. J'exprime ici le point de vue du spectateur assis en C26.

Tout se passe dans l'un des anciens ateliers de l'usine Babcock & Wilcox où, sur 18 hectares, on fabriquait de chaudières industrielles. Une usine aujourd'hui fantôme. Il ne reste rien de « l'outil de travail, » hormis des ponts roulants, des blocs de béton, rien du labeur et des luttes ouvrières (l'usine commença à péricliter dans les années 70). Il ne reste qu'une théorie de tombeaux gigantesques alignés côte à côte. Un paradis pour les corbeaux, les squatteurs, les rave-parties, les artistes. En attendant de devenir un « pôle artistique », ça a des allures de méga coupe-gorge et de pue-la-mort où la noirceur et la démesure de Dostoïevskise lovent avec délectation.

Ce spectacle brasse un étonnant charivari : c'est en effet le *premier* spectacle dans ce nouveau lieu en ferraille et en béton brut de décoffrage (ce n'est pas une métaphore), c'est aussi le *dernier* Dostoïevski mis en scène par Frank Castorf dans l'usine théâtrale de haute précision où bossait cet ouvrier du drame depuis plus de vingt ans : la Volksbühne am Rosa-Luxemburg-Platz à Berlin Est. Castorf doit quitter la direction de ce théâtre à la fin de la saison. De plus, « Les frères Karamazov » est le *dernier* grand roman du grand Dosto et il nous arrive dans la tronche via une distribution riche en acteurs démentiels où s'y est glissée la Française Jeanne Balibar, qui, débarrassée des minauderies de la langue française dont elle fut experte, réapparaît, méconnaissable, acérée et grandie, en jouant en allemand (elle parle couramment la langue de Kleist) pour la *première* fois sur une scène française (elle est régulièrement invitée depuis plusieurs années dans plusieurs spectacles de la Volksbühne). C'est enfin, hélas, le *dernier* décor signé Bert Neuman, collaborateur habituel de Frank Castorf, disparu brutalement cet été.

Caméras au poing pour acteurs à poigne

Au centre du méga dispositif fait d'un escalier métallique menant à une cabine, d'un sauna dont la cheminée se dresse derrière une palissade en bois, de couloirs, alcôves et tunnels plus ou moins apparents, d'un bassin de basses eaux barbotant au pied d'un kiosque de jardin tenant lieu de salon pour le vieux starets qui s'entretient avec les trois frères Karamazov et leur père (c'est ainsi que cela commence), et au-delà une sorte de salle à manger, se tient, se dresse, orgueilleux, un imposant cadre noir, le contraire d'un écran blanc de cinéma.



Scène du spectacle "Les frères Karamazov" selon Castorf © Thomas Aurin

Mediapart – 9 septembre 2016 (Suite de l'article)

Castorf fut sans doute le premier à utiliser sur un plateau de théâtre des caméras vidéo non sur pied mais au poing, en les considérant comme des partenaires des acteurs, faisant corps avec eux, les suivants sur le plateau et en dehors (coulisses, rues, toit comme sur la photo), donnant aux spectateurs, une approche complémentaire (gros plans, autres espaces, autres points de vue), avec cette tension tremblée du direct. Et, logiquement le staff vidéo (cinq personnes) accompagne les acteurs à l'heure des saluts.

A delà de cette technique et de sa difficile et rare maîtrise, Castorf en fait une écriture constitutive de son travail de metteur en scène. Qui élargit, amplifie, et complexifie le jeu d'acteurs sans que cela devienne un gadget ou un tic. C'est peut dire que tout cela convient à merveille à l'écriture de Dostoïevski qui ne cesse de changer de focale dans son introspection des personnages, dans l'irruption du dialogue, et qui régulièrement nous rappelle qu'il est en train d'écrire une histoire. La grande force de ce spectacle est là : il respire, halète, hurle, hoquette comme l'écriture du romancier russe.

Sur l'écran noir de ses nuits blanches

Cependant, dans l'usine Babcock & Wilcox, s'insinue un élément qui n'existait pas lorsque le spectacle a été créé à Vienne puis repris à Berlin sur la scène de la Volksbühne. Le lieu est si vaste, si vide qu'il s'apparente à un vaste plateau de studio de cinéma. Les éléments du décor apparaissent minuscules, et sont comme un peu perdus dans l'immensité. L'écran noir, où sont diffusées en direct les scènes des caméras vidéo, tend à prendre l'ascendant sur l'espace physique, et il en va parfois de même pour le jeu des acteurs qui, par moments, peuvent apparaître plus présents sur l'écran que sur scène.

Castorf, comme à son habitude, convoque d'autres textes autour du texte matrice. C'était le cas avec « La dame aux camélias » son dernier spectacle joué à Paris, avec une distribution française (dont Jeanne Balibar), magnifique souvenir ([lire ici](#)). C'est le cas ici avec les textes du jeune russe DJ Stalingrad et son roman « Exodus », un auteur non traduit en français mais publié outre-Rhin, un « acteur engagé au quotidien dans les mouvements qui s'opposent au néo-fascisme révisionniste et au nationalisme fondamentaliste » nous dit le programme. Pour ce qu'on peut en juger via le jeu forcément réducteur des sous-titres, ces textes d'aujourd'hui, évoquant Poutine et un pays aux mains des services secrets en collusion avec une église orthodoxe dans un jeu d'instrumentalisation réciproque tout en abrutissant un pays où l'opposition est plus que bâillonnée, créent certes un pont opportun mais semblent de peu de poids face au déferlement du tumultueux fleuve dostoïevskien. Mieux vaut des répliques éclairs, fruit d'improvisations probablement, où, d'un coup, les personnages de Dostoïevski décident d'aller casser des fafs dans le métro.



Scène du spectacle "Les frères Karamazov" selon Castorf © Thomas Aurin

A contrario, lumineux, nous apparaît l'usage qui est fait par Castorf du « Christ au tombeau » de Hans Holbein, dont une reproduction grandeur nature traverse littéralement le spectacle comme « l'Angélus » de Millet agrémentait naguère bien des salles à manger. Ce tableau, Dostoïevski l'a vu à Bâle en 1867, sa femme raconte qu'il se tenait devant le tableau, le visage ravagé d'effroi, comme souvent lorsqu'une crise d'épilepsie allait se déclencher. Elle conduit son mari sur un banc, attend la crise qui ne vient pas. Avant de quitter le musée, Dostoïevski ira revoir le tableau. Et dans « L'Idiot » Rogojine en accroche une reproduction au-dessus d'une porte. Et le prince Mychkine lui demande : « sais-tu qu'en regardant ce tableau un croyant peut perdre la foi ? ». C'est une question qui est au cœur des « Frères Karamazov » avec son pendant, le fameux « tout est permis ».

Le cadavre de Jésus Christ guest star

Dans cet ultime chef d'œuvre, ce sommet du « roman polyphonique » dont parle Mikhaïl Bakhtine dans « La poétique de Dostoïevski » (Seuil), le romancier russe associe plus que jamais une maîtrise de la structure du roman à une explosion intérieure du récit où toutes les règles narratives volent en éclat. Un mouvement de débordements incessant avec lequel Castorf est en connexion directe, allant jusqu'à confier trois rôles antinomiques à Jeanne Balibar ou à faire jouer le « quatrième » frère, Smerdiakov par une actrice, Sophie Rois, superbe idée jusque dans sa perversité. Ou encore associant Gainsbourg à des chants religieux orthodoxes, le Christ de Holbein à des poupées gonflables matérialisant les tensions contradictoires à l'œuvre dans « Les frères Karamazov ».

Comment lire, comment mettre en scène le romancier russe autrement que fiévreusement, en compagnie d'un alcool fort, ce que fait Castorf à tout bout de champ. Il n'oublie pas que le roman est d'abord paru en feuilleton dans « Le messager russe » avec des interruptions, ses ennuis de santé, l'actualité (un procès) infléchissant son cours ; et cela se traduit dans le spectacle avec cette fébrilité du présent que portent les images ces caméras vidéo et les courts circuits temporels qu'introduit le metteur en scène allemand.

Mediapart – 9 septembre 2016 (Suite de l'article)

La première partie apparaît structurée alors que la seconde, plus longue, peut sembler désaccordée, trouée, mais c'est le mouvement même du roman dont Castorf suit les méandres. Au fil classique et évolutif d'une histoire policière (lequel des frères a tué le père?) et de ceux qui tournent autour, se mêlent les discussions sans fin à propos du dieu, de l'orthodoxie russe, de l'athéisme, des Juifs, etc. Avec une vue sur le diable pour finir. Dostoïevski est souvent synchrone avec la Russie d'aujourd'hui, fêlée, déchirée, dévastée. Dans le spectacle un mot russe revient souvent pour dire cela : « nadriw ».

L'un des instants joliment excessif de ces "Frères Karamazov" est ce moment de débordement où la caméra vidéosuit Lisa (fabuleuse Margarita Breitkrieg), au fond de l'atelier de l'usine Babcock & Wilcox à cent ou deux cents mètres des premiers spectateurs, seule avec les ombres chinoises du caméraman et du perchiste, sous un pub lumineuse et russifiée pour Coca Cola, puis revenant, passant sans s'arrêter devant le spectateur et finissant sa course au bar (aménagé pour accueillir les spectateurs) où on la voit se jeter une petite vodka dans le gosier.

On l'aura compris, un spectacle épuisant pour les acteurs et jamais de tout repos pour les spectateurs. Une troupe magnifique, d'un très haut niveau de jeu. Outre les suscités, comment ne pas mentionner les trois frères, Alexander Sheer (Aliocha), Marc Hosemann (Dmitri), Daniel Zillmann (Alexei) et leur père Fiodor, Hendrick Arnst (phénoménal), Patrick Gūdenberg (Rakoutine) et les autres actrices Kathrin Angerer (Grouchenka) et Lilith Stangenberg (Katerina Ivanovna).

17h30 ts les jours, sam et dim 15h, Friche industrielle Babcock, jusqu' au 14 sept, un spectacle présenté par la MC93 dans le cadre du Festival d'automne.

« Les Frères Karamazov », de Fédor Dostoïevski, mise en scène Frank Castorf, MC93, La Friche industrielle Babcock

9 Sep, 2016 dans Critiques

Article de [Pierre-Alexandre Culo](#)

La folie destructrice des *Frères Karamazov*

Le Festival d'Automne ouvre cette nouvelle saison avec une démesure excitante. Au sein des vestiges industriels du site Babcock et Wilcox de la Courneuve, de ces lieux désaffectés où ces arbres bien vivants reprennent place, la Culture, finalement encore bien vivante elle aussi, redonne un souffle vibrant et inspirant à ce lieu en reconversion. Du béton et de l'acier retentissent les cris et les courses effrénées de la nouvelle création du metteur en scène allemand. Frank Castorf s'empare de ce lieu avec force, audace et démesure. De ce roman-fleuve émerge un spectacle monstre qui subit malheureusement les revers d'une telle ambition.



Les Frères Karamazov est le dernier roman de Dostoïevski, œuvre centrale de la littérature russe et européenne, où derrière les affrontements des hommes Karamazov se confrontent avec fracas les idéologies du XIX^e siècle. Entre mysticisme et libéralisme, libertinage et ferveurs religieuses, Dostoïevski peint une société en friction qui se perd dans sa recherche ou dans son refus de liberté. Une peur tangible de la responsabilité de l'Homme sur le monde. D'un Amour féroce et de la nécessité de 3000 roubles pour l'obtenir, va surgir le parricide et l'épopée de ces quatre frères Karamazov, déchirés par leurs convictions mais rassemblés par une forme fragile de fraternité. Du meurtre au procès, c'est une Russie lointaine et ultra-contemporaine que Frank Castorf déploie dans les ruines de la Friche Babcock. Entrecoupés d'extraits du roman *Exodus* de DJ Stalingrad, la trame déjà complexe de l'auteur russe se transforme en un dédale de lieux, personnages et références. Le fruit de ce montage dramaturgique permet un éclatement intéressant de la temporalité et de la portée de ce roman sur notre société, mais assombrit considérablement sa compréhension.



© Thomas Aurin

L'espace de jeu de cette tragédie familiale est immense et s'épanouit dans une scénographie stupéfiante où se côtoient un lustre sur-dimensionné aux lignes design et cubique, un écran publicitaire géant « Koka-Kola », une cabane au milieu des eaux, et autres bâtiments dont les intérieurs nous apparaissent que partiellement. Cette débauche de moyen est à la mesure du pari dangereux du parti-pris engagé par Frank Castorf. Choisisant de filmer toutes les scènes par une équipe mobile, les acteurs jouent pour la caméra dans une mise en scène cinématographique proche de la série-télévisée. Le spectateur découvre les dizaines salles du décor, ou les toits de la Friche, que par le biais de l'écran où se projette ce film en création. La trop grande partie de ces *Frères Karamazov* se tournent en *off*, nous laissant face à un écran de cinéma où seuls les échos des cris nous parviennent. Le débordement du jeu des comédiens culmine à un point où s'alternent et se confondent le jeu vociférant d'un Théâtre de la Cruauté ou encore la bouffonnerie, le mélodrame et autres forment de styles disparates. Cette folie rentre en friction avec l'intimité de la caméra mais la chaleur du comédien manque. L'espace immense de la Friche reprend ses allures de lieu abandonné malgré l'incroyable dispositif scénique.

Frank Castorf développe une nouvelle appréhension du théâtre qui ne supporte pas la longueur. A roman démesuré, se déploie une mise en scène démesurée qui s'égare dans les affres de sa folie créatrice.

La transformation de la friche Babcock à La Courneuve démarre

- Le 08/09/2016 à 17h42 - par Arthur de Boutiny

Ancienne usine, la friche Babcock à La Courneuve (93) entame une nouvelle vie en accueillant une pièce de théâtre, première étape de la transformation de cet immense site industriel en un nouveau quartier.

Ce site de 4 hectares a longtemps abrité les activités de l'entreprise Babcock et Wilcox, qui fabriquait des chaudières industrielles. A son apogée dans les années 1960, c'était le principal employeur de la ville, avant de décroître au rythme des plans sociaux.

Propriété de l'Établissement public foncier d'Ile-de-France, le complexe était voué à la destruction jusqu'à ce que le maire et Patrick Braouezec, le président de l'agglomération Plaine Commune, rencontrent Matthieu Poitevin, l'architecte à qui l'on doit l'aménagement de la friche de la Belle de Mai, à Marseille. Moyennant un investissement de 300 000 euros, supporté par Plaine Commune, l'une des halles de l'ancienne usine – une structure de métal et de briques de 156 m de long sur 57 m de large – a été aménagée de façon à pouvoir accueillir des spectacles ou des expositions.

En ouverture du Festival d'Automne à Paris, la halle a résonné des voix et vociférations des comédiens des " Frères Karamazov " de Frank Castorf, plus de six heures de bruit et de fureur, coproduit par la MC93 de Bobigny.

La friche Babcock accueillera d'autres coproductions de cette scène nationale, en travaux jusqu'au printemps, comme " Secret " du circassien Johann Le Guillerm les 24 et 25 septembre et " Danse de nuit " du chorégraphe Boris Charmatz les 7 et 9 octobre.

Au-delà, ce site industriel a vocation à devenir un nouveau quartier de La Courneuve, à l'image de la reconversion des anciens docks de Saint-Ouen.

Prochaine étape en 2018 avec l'ouverture du pôle fiduciaire de la Banque de France... (AFP)

Arthur de Boutiny

Journaliste Rédacteur

Les Frères Karamazov

Théâtre , Drame

📅 samedi 10 septembre 2016 - mercredi 14 septembre 2016

★★★★★



Une épopée passionnante dont seul Castorf a le secret.

Il est 17h00 lorsque l'on arrive à La Courneuve. Depuis le RER, le chemin vers les friches Babcock est tout tracé. On a beau savoir que l'endroit est immense, lorsqu'on lève la tête l'endroit semble extraordinaire. Et d'autant plus étonnant qu'il accueille sous des poutres de fer et sa poussière de métal, du théâtre. Et pas n'importe lequel, celui de Frank Castorf. Un théâtre euphorique, entier, presque tellurique.

Le bientôt ex-directeur de la Volksbühne de Berlin, Frank Castorf, n'a peur de rien théâtralement. Et il le montre sans complexes dans cette adaptation épique des 'Frères Karamazov'. Deux parties de trois heures pour un spectacle qui dépasse les six heures.

Du théâtre filmé, du cinéma théâtralisé ?

Sur une scène aussi démesurée que le lieu qui l'accueille, 156 m de long sur 57 m de large, Castorf raconte l'assassinat du détestable Fiodor Pavlovitch Karamazov (l'excellent Hendrik Arnst) mais pas seulement. Pendant ces longues heures (malgré le talent de Castorf, le temps est une épreuve), le metteur en scène allemand balaye le siècle de Dostoïevski à Poutine. Une vision ultra-contemporaine servie par onze acteurs inépuisables et épatants tantôt sur scène, tantôt filmé dans les décors. Planté au milieu du plateau tel un totem, un écran géant retransmet les plans tournés en temps réel. Des images inaccessibles pour le spectateur (de nombreux espaces sont cachés derrière des barrières en bois), d'autant qu'elles sont souvent couplées de plans serrés. Très vite, l'image, omniprésente, prend le pas sur le théâtre. Elle permet même de suivre les personnages à l'extérieur de la friche. A la reprise après l'entracte, on retrouve ainsi Ivan sur une plateforme surplombant La Courneuve au coucher du soleil pour son récit du Grand inquisiteur. Un monologue ébouriffant (Alexei n'étant pas sur la nacelle) joué avec complexité (difficile de faire autrement) presque en un seul souffle par Alexander Scheer.

De l'eau, du sang, de la sueur.

Et c'est peut-être là qu'est le sel de la pièce de Castorf. Cette manière de sublimer les acteurs, de les tendre au maximum pour que même filmés et projetés sur un écran, ils brillent de mille feux. Sur scène, les comédiens suent et crachent leur personnage. Ils sont vidés par l'énergie de leur personnage et disparaissent totalement derrière leur masque. Ils crèvent littéralement l'écran. Il faudrait d'ailleurs les citer tous, mais on s'attardera sur Jeanne Balibar, impétueuse dans chacun de ses trois rôles et Daniel Zillmann qui incarne Alexei avec justesse.

L'épopée de Castorf finit par s'éteindre après six heures, pourtant on se sent vidé pendant encore quelques heures après les derniers applaudissements.

Un fauteuil pour l'orchestre – Samedi 10 septembre 2016

Les frères Karamazov d'après Dostoïevski mise en scène de Frank Castorf, Friche industrielle Babcock, MC93, Festival d'Automne à Paris

Sep 10, 2016 | Commentaires fermés sur Les frères Karamazov d'après Dostoïevski mise en scène de Frank Castorf, Friche industrielle Babcock, MC93, Festival d'Automne à Paris

fff article de **Denis Sanglard**



© Thomas Aurin

Ereintés, essorés, bouffés, sommes-nous au sortir de cette épopée russe et théâtrale de 6h30. Frank Castorf signe une adaptation des Frères Karamazof pleine de bruit et de fureur, de violence, de folie et d'humour. Ultime roman métaphysique de Dostoïevski qui interroge Dieu et la société russe en pleine déliquescence autour de trois frères et d'un parricide.

Nadryw disent les russes pour exprimer l'exacerbation des sentiments, une ultra-sensibilité qui vous fait gueuler, chialer sans demi-mesure. Frank Castorf pousse à bout cette étrange exaspération. Les comédiens, tous exceptionnels dans leur engagement total, d'une énergie qui jamais ne s'essouffle, usent de cette théâtralité volontaire de jeu possible et risqué. Castorf les pousse dans leur ultime retranchement. Mais l'intérêt vient de l'utilisation constante de la vidéo. Frank Castorf pousse au plus loin cette utilisation d'un outil scénographique qu'il a lui-même initié il y a longtemps. Dans cette immense friche industrielle, l'usine Babcock de la Courneuve, où la scénographie déployée prend toutes ses aises, entre Datcha flottante et immeuble communautaire, sauna, chapelle, longs couloirs, cuisines, chambres... autant d'intérieurs, d'espace en principe privé, où les acteurs sont littéralement traqués par la vidéo qui jamais ne les lâche. Scrutés, harcelés au plus près, mis à nu, il y a comme une violation cynique de leur intimité, un dévoilement impudique mais parfaitement assumé par les comédiens eux-mêmes qui jouent de et avec cette caméra toujours en alerte. Le regard en coin de Jeanne Balibar, présente dans cette création, vers l'objectif en dit long sur cette complicité sinon duplicité. Nait un étrange frottement, une distorsion heureuse et troublante, entre ce jeu superbement outré et maltrisé, théâtral et magistral en diable, ces gueulantes alcoolisées contrastant avec les confidences sur le souffle, et les gros plans des visages et des corps projetés sur l'immense écran au centre du plateau et qui vous collent définitivement à la rétine. Car les acteurs le désertent souvent ce plateau. Hors de notre vue, ils cavalent. Ils cavalent à perdre haleine d'un endroit l'autre, d'un décor l'autre, en extérieur même parfois. Jusqu'au pinacle de cette usine, vue imparable sur la Courneuve, pour un ébouriffant monologue, le cœur de l'œuvre, Le Grand Inquisiteur. Vissés sur nos sièges, les yeux braqués sur l'écran, devant tant de hauteur soudain, un vertige nous prend qui ne nous lâche plus. Et quand ils sont devant nous, assis sur de simples chaises de plastique, ce qu'ils balancent sur le plateau participe de la même énergie, la même rage. A les voir exploser des pastèques on frémit de tant de puissance. Rapetissés peut-être sans le filtre de la vidéo mais phénoménaux de présence brute et d'engagement absolu.

Un fauteuil pour l'orchestre – Samedi 10 septembre 2016 (Suite de l'article)

Et fidèle à lui-même Frank Castorf dynamite avec éclat et talent non seulement la mise en scène, totalement explosée, mais aussi l'œuvre de Dostoïevski qu'il contamine avec talent. Ce n'est pas seulement la Russie du XIXème qui est interrogée mais à l'aune de celle-ci celle du XXIème, la Russie de Poutine, postsoviétique. « Une génération de merde ». Etroitement imbriqués au roman des extraits de l'anarchiste russe DJ Stalingrad, pourfendeur lucide du régime. Comme si aujourd'hui, dans le chaos actuel russe, la question de Dieu redevenait centrale entre sa présence ou son absence. Sans Dieu plus de vertu. Tout est possible. Et c'est dans ce « tout est possible » prémonitoire, cette perte de sens que se joue le destin des frères Karamazof et par extension, ici, le peuple russe. Frank Castorf raccorde avec justesse Dostoïevski à la Russie contemporaine, visionnaire d'un pays aujourd'hui en pleine débâcle, au bord du gouffre, entre réaction et anarchie, néo-fascisme et nationalisme. Et dans ce maelstrom, cette mise en scène assourdissante, bouillonnante, surgit quelque chose d'infini rare et précieux, sans complaisance, la fragilité infinie et douloureuse de l'homme qui signe sa perte. Et c'est cela que Frank Castorf traque et scrute avec tant de véhémence. Alors oui, on sort dans la nuit avancée de l'usine Babcock épuisé mais avec l'impression tenace d'avoir traversé un siècle et d'avoir nous aussi rencontré sinon vaincu le diable. Avec ce même foutu sentiment de saturation: nadryw.



UNE TRAVERSÉE RUSSE À BABCOCK : « LES FRÈRES KARAMAZOV », ENTRE RAGE ET DÉSESPOIR

🕒 10 septembre 2016

👤 Maxime Pauwels

📁 Critiques, Festival d'Automne 2016, Théâtre

Moins de deux mois après Jean Bellorini au Festival d'Avignon, Frank Castorf nous invite à replonger dans l'ultime roman de Dostoïevski : *Les Frères Karamazov*. Un voyage de 6h15 dans les tréfonds de la condition humaine porté par onze acteurs transcendés, une expérience théâtrale dont on ne sort pas indemne.

Le Festival d'Automne démarre fort cette nouvelle saison avec la création fleuve de Frank Castorf dans un lieu inédit et atypique, la friche industrielle Babcock, en partenariat avec la MC93. Le côté brut et la poésie du lieu, particulièrement bien mis en valeur, résonnent avec les questionnements métaphysiques des quatre frères Karamazov.

Le dramaturge S. Kaiser et F. Castorf ont choisi d'insérer dans leur adaptation des textes de DJ Stalingrad tirés d'*Exodus*, afin de faire résonner la Russie de Dostoïevski avec celle du XXIème siècle. Cet engagement est renforcé par la scénographie de Burt Neumann qui place à cour une traditionnelle datcha russe et à jardin un immeuble urbain représentant la société russe contemporaine. Le trait d'union entre ces deux époques est matérialisé par un écran vidéo central qui nous permettra de suivre les comédiens dans tous les recoins du hangar, et même au-delà. La vidéo nous révèle sans cesse des espaces de vie comme le sauna, la cuisine, la salle à manger, autant de lieux que le spectateur, de son siège, ne peut que deviner sans le dispositif vidéo. Même les courses effrénées des acteurs se font le plus souvent hors de notre vue, l'écran devient notre seule fenêtre pour suivre l'action. On a parfois l'impression que les comédiens sont ailleurs, dans un autre espace. Frank Castorf réussit à nous faire perdre nos repères et à créer un labyrinthe où les personnages cherchent désespérément une issue à leurs conflits inextricables. Malgré la pertinence de l'utilisation de la vidéo, j'ai tout de même ressenti une forme de frustration de n'avoir pas le choix de regarder autre chose que cet écran – il a parfois fallu attendre plus de quarante minutes avant de voir un comédien en chair et en os. Contrairement à Ivo Van Hove, Castorf dissimule tous les techniciens et les caméras. Est-ce ce parti pris qui nous donne parfois l'impression d'assister à un spectacle quelque peu désincarné ? Il y a là comme un paradoxe entre le débordement de vie et la détresse des personnages et cet écran vidéo froid qui nous coupe à mon sens du lien qui pourrait se créer avec le « nadriw » des héros de Dostoïevski.

C'est d'autant plus frustrant que les comédiens sont criants de passion et de sincérité. Le père Karamazov (Hendrik Arnst) qui ressemble à un mafieux de seconde zone est remarquable, Ivan (Alexander Scheer) est littéralement possédé par le rôle et dégage une impression de folie saisissante.

Les Espaces Libres – 10 septembre 2016 (Suite de l'article)

A l'extérieur du bâtiment, dominant la ville du haut d'une plateforme élevée par une grue, il incarne le monologue du Grand Inquisiteur avec une telle force que l'on est happés pendant de longues minutes par l'écran qui retransmet la scène, et l'on se demande s'il ne va pas tomber dans le vide, à l'image de Jésus espérant être rattrapé par les anges.

La complexité de la relation entre les quatre frères et le père Karamazov est subtilement interprétée tout au long du spectacle à travers des scènes marquantes comme celle de la pastèque où l'on oscille entre rires et tensions nerveuses.

« *Vous croyez que j'aime ça, gueuler tout le temps ? Hurler est sans intérêt et interdit toute pensée.* »

Frank Castorf ne laisse pas de répit aux spectateurs, les comédiens crient leur texte comme une nécessité absolue d'exprimer leurs conflits intérieurs, familiaux et idéologiques. Le père Ferapont nous dit : « Vous croyez que j'aime ça, gueuler tout le temps ? Hurler est sans intérêt et interdit toute pensée. » Et dans le public, on a parfois envie que ça s'arrête pour justement essayer de réfléchir, d'entendre ce que ces personnages ont à nous dire mais les cris ne s'arrêtent pas et nous subissons leur logorrhée sans pouvoir sur le moment en pénétrer les sens cachés. La musique participe aussi à cet effet de saturation et elle est à l'image de la diversité des points de vue des personnages : chants religieux, musique punk, électro, en passant par Gainsbourg et les chants d'oiseaux. Les époques s'entrechoquent comme les paroles de Dostoïevski et celles de DJ Stalingrad.

Frank Castorf réussit à faire dialoguer l'orthodoxie russe du XIXème siècle avec le libéralisme et l'émancipation du XXIème siècle. On sort de la salle bousculés, épuisés, mais nourris par ces questionnements qui continueront à nous faire réfléchir sur la condition humaine et sur notre époque.

La MC93 à la Friche Industrielle Babcock, jusqu'au 14 septembre - Festival d'Automne

ARTS GUIDE

Paris

FESTIVAL D'AUTOMNE

Various venues

Through Dec. 31

This festival was established in the early 1970s by organizers who thought that Paris's art scene needed more international flair.

Since then, it has grown into one of the leading international arts festivals in the world. This year's selection of works include the director Frank Castorf's theatrical adaptation of "The Brothers Karamazov;" an interdisciplinary take



JAI ME ROQUE DE LA CRUZ

on Shaker rituals by the renowned experimental theater company the Wooster Group; and several dance pieces by the American choreographer Lucinda Childs, including her "Dance," shown above. Several works by Ms. Childs are showing in this year's festival.

festival-automne.com

Théâtre Dostoïevski à Bobigny



A la Volksbühne de Berlin, en mars, les comédiennes Kathrin Angerer et Lilith Stangenberg. THOMAS AURIN

Le metteur en scène Frank Castorf, figure majeure du théâtre allemand, ouvre le Festival d'automne avec une adaptation mémorable des *Frères Karamazov*, de Dostoïevski, dans la friche industrielle Babcock, à Bobigny (Seine-Saint-Denis). Mêlant le texte de l'écrivain russe avec des textes de DJ Stalingrad, un auteur contemporain, Frank Castorf crée un spectacle frénéti-

que de six heures d'une actualité tranchante, où la caméra met en lumière le langage des corps. Dans un entretien, le metteur en scène, qui va quitter la Volksbühne de Berlin, revient sur l'importance aujourd'hui de Dostoïevski, dont il apprécie l'implacable franchise : « *Il nous montre qu'il faut accepter, d'une certaine manière, que la vie aille de pair avec la terreur.* »

PAGES 16-17



« L'artiste doit se sentir étranger »

Frank Castorf, figure majeure du théâtre allemand, fait l'ouverture du Festival d'automne avec une version tranchante des « Frères Karamazov » de Dostoïevski. Le metteur en scène revient sur l'actualité du texte, et sur son éviction de la Volksbühne de Berlin

ENTRETIEN

Frank Castorf est invité pour la première fois par le Festival d'automne, qui a choisi de présenter sa mise en scène des *Frères Karamazov*, de Fiodor Dostoïevski, créée en 2015 à Vienne. Le spectacle se donne dans la friche industrielle Babcock, à La Courneuve (Seine-Saint-Denis), un des lieux où l'on pourra voir cette saison d'autres spectacles de la MC93 de Bobigny, en travaux. A 65 ans, Frank Castorf est une figure majeure du théâtre allemand. Né à Berlin-Est, il s'est imposé très tôt comme un provocateur, ce qui lui a valu une relégation au fin fond de la République démocratique d'Allemagne (RDA), à Anklam, au début des années 1980. Puis il est revenu à Berlin, où il a dirigé brièvement le Deutsches Theater après la chute du Mur, en 1989, avant d'être nommé à la Volksbühne, en 1992. Dans le contexte perturbé de la réunification, c'était le meilleur choix, et Frank Castorf l'a prouvé, en faisant de ce grand théâtre historique de l'ex-Est le plus vivant, politique et polémique des années 1990.

A côté de Christoph Marthaler, Christoph Schlingensiefel ou René Pollesch, il a imposé ses mises en scène, exacerbées, déconstructivistes, post-dramatiques. Il est l'un des premiers à avoir uni, magistralement, le théâtre et le cinéma, comme il le fait dans *Les Frères Karamazov*, l'ultime roman de Dostoïevski dont il a déjà adapté *Les Démons*, *Humiliés et offensés*, *L'Idiot*, *Crime et Châtiment*, *Le Joueur* et *La Logeuse*. Frank Castorf revient sur ce long compagnonnage, un matin, à Paris. Il sait qu'il est à un tournant de sa vie. Dans un an, il devra quit-

ter la Volksbühne. Au printemps 2015, Michael Müller, le maire de Berlin, lui a fait savoir qu'il ne renouvelerait pas son mandat. Il sera remplacé par Chris Dercon, le directeur de la Tate Modern de Londres. Cette nomination d'un curateur à la tête d'un théâtre a suscité une violente polémique, sur laquelle Frank Castorf revient. A sa façon, redoutablement intelligente, paradoxale et tranchante: on ne se refait pas, et ce grand metteur en scène le montre, même si l'on sent chez l'homme une douceur nouvelle.

« EN ALLEMAGNE, ON VEUT VENDRE L'ART THÉÂTRAL. ÇA NE M'INTÉRESSAIT PAS QUAND JE VIVAIS À L'EST, ÇA NE M'INTÉRESSE PAS AUJOURD'HUI »

FRANK CASTORF

Le 4 septembre, le parti d'extrême droite Alternative pour l'Allemagne (AfD) a obtenu près de 21 % des voix aux élections régionales du Mecklembourg-Poméranie-Occidentale. Qu'en pensez-vous, vous qui venez de l'Est?

Je ne pense pas que ce soit un phénomène qui s'applique particulièrement à l'Est. On le trouve dans toute l'Europe. Le pire, à mon avis, c'est l'hystérie qu'on observe partout par rapport à la montée de l'extrême droite. L'AfD est l'expression d'une pensée politique qui existe en Allemagne. Il faut lutter contre, se défendre, mais il faut quand même accepter qu'une partie des Allemands pense



Schmitt ou l'écrivain Ernst Jünger : il ouvre la voie du fascisme, sans se salir les mains. C'est ce qu'on appelle « un assassin de bureau ». Il dit que si un enfant est torturé, cela signifie que le monde dans lequel nous vivons n'est pas parfait, et que Dieu n'existe pas. A ce moment-là, tout est permis, ou presque, et l'on peut agir dans la terreur. Smerdiakov, qui est probablement le demi-frère d'Ivan, prend à la lettre ces mots d'Ivan. Il tue leur père et lui prend les 3000 roubles dont Ivan a besoin. Dans le roman, tout tourne autour de l'argent, comme dans notre monde d'aujourd'hui, où nous pensons pouvoir acheter la liberté avec... Smerdiakov renvoie à Raskolnikov, le héros meurtrier de *Crime et Châtiment*, mais il n'est pas, comme lui, un surhomme selon la vision de Nietzsche. C'est un sous-homme. Il ferme le cercle entre *Crime et Châtiment*, que Dostoïevski a écrit en 1866, et *Les Frères Karamazov*, qu'il a écrit un an avant sa mort, en 1881.

Comment avez-vous découvert Dostoïevski ?

Après la mort de Staline [1953], quand a commencé la période du « dégel », on a réimprimé tous les livres de Dostoïevski. Mais on ne nous en parlait pas au lycée, parce qu'on estimait que c'étaient quand même des livres dangereux. Il fallait donc les lire de sa propre initiative. Je l'ai fait grâce à ma grand-mère, Polonaise catholique, qui m'a fait découvrir Dostoïevski. J'ai commencé à le lire vers 16 ans. Le premier roman qui m'a fasciné, c'était *Les Diables*, parce qu'il parle de la violence, et que je vivais dans une société totalitaire. Puis, dans *Les Frères Karamazov*, j'ai été beaucoup intéressé par les personnages d'Ivan et de l'ermite, le staretz [patriche d'un monastère orthodoxe] du roman.

Qu'est-ce qui rend Dostoïevski unique ?

Il n'y a jamais chez lui une tendance claire. Il est toujours polyphonique dans son regard sur le monde, sa pensée, sa psychologie, sa religion. Et cela se retrouve évidemment dans toute son œuvre. Dostoïevski est issu vraiment à l'antipode de Goethe. Goethe est comme un lac de montagne, clair et limpide. Avec lui, tout va bien. En comparaison, Dostoïevski est un torrent de montagne, qui arrache tout sur son chemin. Il est très proche de la vérité. Cette voix polyphonique qui est à l'intérieur de lui, de sa réalité, et de sa transcendance, est celle que l'on retrouve dans tout être humain. Elle nous montre qu'il faut toujours être capable de reconnaître sa propre culpabilité, de voir de l'autre côté du miroir, si vous voulez, et d'accepter d'une certaine manière que la vie aille de pair avec la terreur. C'est pour cela qu'il est si important dans notre monde d'aujourd'hui. Sa franchise est peut-être meilleure que celle de M^{me} Merkel qui dit aux réfugiés : « Vous êtes les bienvenus », et, un an plus tard, déclare : « Ah, un million, ça fait tout de même peut-être un peu trop pour un pays occidental comme le nôtre. »

Dostoïevski était antisémite, et, dans sa vie, il est passé de l'anarchie à la réaction. Qu'en pensez-vous ?

Oui, Dostoïevski était antisémite, il était anti-allemand et, heureusement, anti-suisse aussi. En fait, il était anti-tout. Il manie une dialectique contradictoire. Il exprime des choses qui sont peut-être difficiles à appréhender pour nous en tant qu'Européens de l'Ouest qui sommes des enfants des Lumières. Dostoïevski avait littéralement une haine du libéralisme, et une très forte attitude religieuse. Il exprime d'une manière très franche avec toute l'âme russe, tout le chauvinisme russe, si vous voulez. Je ne peux vraiment pas dire que j'aime Poutine, mais je pense que nous avons un problème avec cette « russitude », qui nous est étrangère : nous n'avons pas cette vie vivante de la pensée. Vous, les Français, avez grandi avec Descartes ; nous, les Allemands, avec Kant. La philosophie russe montre qu'il y a d'autres attitudes possibles que celles des Lumières. Peut-être nous faut-il appréhender Dostoïevski avec une certaine tolérance, parce que lui-même estimait peut-être nécessaire de secouer les gens, de les provoquer, en particulier sur le terrain du chauvinisme, pour les amener à une catharsis. Pour répondre à la question de l'antisémitisme : j'avoue que je ne me suis pas attardé sur les passages antisémites de l'œuvre de Dostoïevski. Comme le disait mon ami Luc Bondy, l'antisémitisme n'est pas le même avant et après Auschwitz : il faut faire la différence.

Vous introduisez dans le spectacle d'autres textes que celui de Dostoïevski et notamment DJ Stalingrad, que l'on ne connaît pas en France. Pourquoi ?

DJ Stalingrad est un jeune auteur qui a beaucoup lu Dostoïevski, et qui est un supporter du seul club de foot russe anarchiste et communiste. Il parcourt les stades, se bat pour ses joueurs, il prend des drogues, dort et fait l'amour où il veut. Son mode de vie est une expression de ce que Lucifer décrit comme l'enfer. Cet enfer, DJ Stalingrad ne le pratique pas seulement dans la littérature, mais dans la vraie vie, un peu à la manière de Rimbaud. Je l'introduis dans le spectacle parce qu'il représente le présent.

En 2017, vous serez remplacé à la direction de la Volksbühne de Berlin par Chris Dercon, le directeur de la Tate Modern de Londres. Quand vous l'avez su, au printemps 2015, vous avez fait mettre un calicot sur le fronton du théâtre : (« Vendu »). Le théâtre à Berlin est-il entré dans une ère de la marchandisation ?

Je vous répondrai avec Wittgenstein : « Je ne parle pas d'une chose que je ne comprends pas. »

C'est trop facile...

L'essaye de m'exprimer dans mon art, je me raconte, et cela me satisfait. Boulgakov disait qu'il se satisfaisait d'un seul lecteur, Staline. Eh bien moi, j'ai moi-même comme lecteur. En Allemagne, on veut vendre l'art théâtral. Ça ne m'intéressait pas quand je vivais à l'Est, ça ne m'intéresse pas aujourd'hui. Le système dans lequel j'ai vécu jusqu'à la chute du Mur, en 1989, et celui dans lequel je vis aujourd'hui me sont étrangers, aussi bien l'un que l'autre. Et c'est probablement bien ainsi. L'artiste doit se sentir étranger, sinon il ne peut pas exercer son art. Je suis indépendant de M. Müller, de la presse et du public. Je ne veux rien vendre. Ce qui m'intéresse, c'est la production. Il y a une belle phrase de Schiller, qui dit en substance : « L'homme est libre seulement dans le jeu. » C'est ainsi que je traite les acteurs et les actrices. Il ne s'agit pas de ce que j'imagine, mais de l'exécution de ce que nous sommes en train de faire, ensemble. C'est une chance inouïe de pouvoir faire sa propre thérapie, pendant toute une vie, avec le travail que l'on accompli, et d'être un homme heureux. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR BRIGITTE SALINO

Dostoïevski à corps perdu

Le metteur en scène livre une version exacerbée des « Frères Karamazov »

Deux voitures officielles noires dans une friche industrielle. C'est ce que l'on pouvait voir, mercredi 7 septembre, à La Courneuve (Seine-Saint-Denis), où Audrey Azoulay, la ministre de la culture et de la communication, assistait à la stupéfiante première des *Frères Karamazov*, de Dostoïevski, mise en scène par Frank Castorf à Babcock. Cette ancienne usine de chaudières est l'un des lieux où la MC93 de Bobigny, en travaux, va essaïmer pendant la saison. Il a été mis à disposition par Gilles Poux, le maire communiste de La Courneuve.

Hortense Archambault, la nouvelle directrice de la MC93, a tout fait pour y accueillir au mieux le public : des chaises longues à l'extérieur, où l'on peut manger entre autres des *currywurst* (saucisses au curry), un bar à l'intérieur. Dans la salle, immense, des gradins tout en longueur font face à une rangée de palissades qui délimite d'un côté une *datcha* et de l'autre une tour moderne où clignote à une fenêtre « Zimmer frei » (« chambre libre ») ; de la fumée sort de la cheminée d'un sauna, une annonce d'appartement à louer est écrite en russe sur la palissade, de l'eau stagne devant la *datcha* et, au loin, une publicité pour « Koka-Kola » éclaire de rouge le mur du fond...

Tensions intimes

Ce dispositif scénique, avec des pièces secrètes qui apparaissent dans les parties filmées, a été conçu par Bert Neumann, un as de la récupération qui a travaillé main dans la main avec Frank Castorf jusqu'à sa mort prématurée (à 55 ans, en 2015) et a largement contribué à l'esthétique de ce dernier. Il s'accorde parfaitement à l'architecture industrielle et à la vision que le metteur en scène allemand donne des *Frères Karamazov* : Frank Castorf explore la « russitude » en mettant en parallèle la Russie du roman de Dostoïevski et celle d'aujourd'hui, à travers des extraits d'*Exodus*, le roman de DJ Stalingrad.

Il n'y a nulle trace de romantisme dans cette vision, qui sans cesse manie la dialectique entre les tensions intimes et la marche de l'histoire, la liberté et le pouvoir, le désir et la réalité. Il suffit de voir arriver Fiodor Karamazov, le père des frères Karamazov, pour s'en rendre compte. Avec son costume gris et sa brutalité innée, c'est un apparatchik de la RDA plus qu'un aristocrate débauché de la Russie des années 1980.

De la même façon, on voit Aliocha, le doux, tenté par une vie monastique, conduire le cortège des enfants qui portent des drapeaux rouges dans un champ et crient « vive Karamazov ». Ivan,

l'intellectuel, et Mitia, l'impatient, sont eux aussi catapultés d'hier à aujourd'hui et empreints, par moments, de cette vague mais tenace nostalgie d'un temps où l'on pouvait s'en remettre à une foi, socialiste ou orthodoxe, et s'y abandonner, pour le meilleur ou pour le pire. Ce temps-là, pourtant, combien conflictuel et déchirant, serait presque béni au regard de celui, franchement déchiré, où éclate la violence sans nom que DJ Stalingrad montre sans filtre avec ses bandes d'enfants du XXI^e siècle qui descendent dans les rues la nuit pour cogner.

Rock et chants religieux

Voilà pour la toile de fond, trempée dans le parcours personnel de Frank Castorf, aiguisée par son maniement sidérant du paradoxe et magnifiée par son art virtuose de la mise en scène. Tout déconstruire pour mieux reconstruire le chaos du monde : telle est sa méthode, qui chamboule l'ordonnement des *Frères Karamazov*, ignore le procès de Mitia et glisse sur le meurtre du père, mais se concentre sur des moments où les enjeux vitaux du roman de Dostoïevski sont exacerbés. Le directeur de la Volksbühne offre de longs passages filmés, sans aucun comédien sur le plateau. À l'issue de la représentation, certains spectateurs s'en plaignaient. Qu'ils nous permettent de leur objecter qu'ils ont tort : la caméra permet de voir autrement le jeu, ce jeu qui, avec Frank Castorf, devient un extraordinaire langage des corps.

S'il y a une transcendance, elle est là, dans la chair exaltée, énervee, offerte, douloureuse ou exaltante. Cette chair crie comme celle d'un Caravage qui vivrait à l'ère du rose des porno-shops, du rouge Coca-Cola et des ruines d'une Europe à reconstruire. Cela nous vaut des moments de toute première grandeur, comme celui où le passage du Grand Inquisiteur est filmé sur le toit de l'usine, avec vue sur le ciel de la banlieue. Et cela ne serait pas possible sans les onze fantastiques comédiens, dont Jeanne Balibar, qui se lancent à corps perdu dans la bataille, une longue bataille hurlante, strisée de rock dur et de chants religieux, qui parfois nous dépasse mais toujours nous bouscule, comme il se doit quand le théâtre est salutairement incorrect.

B. SA.

Les Frères Karamazov, de Fiodor Dostoïevski. Mise en scène : Frank Castorf. MC93 de Bobigny à la friche Babcock, 80, rue Emile-Zola, La Courneuve (Seine-Saint-Denis). De 19€ à 29€. Dimanche 11 à 15 heures ; mardi 13 et mercredi 14 à 17 h 30. Durée : 6 h 40. En allemand surtitré.

comme l'IAFD. On ne peut pas vouloir éradiquer tout ce qui existe en dehors de soi. Par ailleurs, il y a des contradictions à l'intérieur de l'IAFD, et aussi à l'intérieur du Front national de Marine Le Pen. Je voudrais qu'on prenne le temps de les comprendre, au lieu d'avoir cette réaction immédiate comme l'ont les intellectuels. Ces derniers sont des idiots utiles, mais ils ne font plus partie des centres du pouvoir du monde, qui appartiennent aux cyniques amassant, dans les Bourses et les places financières, les profits dont on a besoin pour tuer, assassiner.

Ce monde d'aujourd'hui, est-ce celui du « tout est permis » dont parle Ivan dans « Les Frères Karamazov » ?

Il y a une certaine analogie. Ivan est un incendiiaire. On pourrait rapprocher son attitude de celle qu'ont eue le philosophe Carl

Babcock, des chaudières à la finance

La friche industrielle de Babcock, à La Courneuve, qui accueille la pièce de Dostoïevski pour le Festival d'automne, est une ancienne usine destinée à la fabrication de chaudières industrielles. Construite en 1898 par la société américaine Babcock & Wilcox, elle compte 900 salariés en 1924. Bombardée en 1944, reconstruite dans les années 1950-1960, l'usine emploie alors 2000 salariés et collabore avec EDF dans le nucléaire. Le développement du groupe entraîne une mutation, qui se traduit par une réduction d'effectif et une grève dure en 1978. Les activités sont transférées dans d'autres sites, quand, en 1989, la branche chaudières Babcock est rachetée. À partir de 2010, les derniers salariés de La Courneuve quittent le site, et la Banque de France achète la moitié du terrain, où elle est en train de construire un immeuble. Le reste du terrain appartient à l'agglomération de Plaine Commune, qui regroupe plusieurs villes de Seine-Saint-Denis et envisage de transformer le site en « quartier culturel ».

Les Frères Karamazov de Fédor Dostoïevski, mise en scène de Frank Castorf

Crédit photo : Thomas Aurin



Volksbühne am Rosa-Luxemburg-Platz, Berlin Aufbau « Die Brüder Karamasow » nach Fjodor Dostojewski, Regie und Textadaption: Frank Castorf, Bühne und Kostüme: Bert Neumann, Wiener Premiere: 9.5..2015, Berliner Premiere: 6.11.2015, v.l.: Patrick Güldenbergl (Michail Ossipowitsch Rakitin), Daniel Zillmann (Alexej Fjodorowitsch Karamasow), Lilith Stangenbergl (Katerina Iwanowna Werchowzewa), Copyright (C) Thomas Aurin Gleditschstr. 45, D-10781 Berlin Tel.: +49 (0)30 2175 6205 Mobil.: +49 (0)170 2933679 Veröffentlichung nur gegen Honorar zzgl. 7% MWSt. und Belegexemplar Steuer Nr.: 11/18/213/52812, UID Nr.: DE 170 902 977 Commerzbank, BLZ: 810 80 000, Konto-Nr.: 316 030 000 SWIFT-BIC: DRES DE FF 810, IBAN: DE07 81080000 0316030000

Les Frères Karamazov de Fédor Dostoïevski, mise en scène de Frank Castorf

Les Frères Karamazov (1880) – dernier roman de Dostoïevski (1821-1881) –, que met en scène avec éclats et fracas le créateur allemand Frank Castorf, fait briller entre ombres, lumières et images contemporaines, la lecture sensible et mouvante de deux idéologies antithétiques, l'orthodoxie à l'Est et le libéralisme à l'Ouest.

Or, le roman mythique russe – vision prophétique de l'instabilité confuse de la modernité et de la postmodernité – traite de l'attention infinie au sentiment existentiel à travers la quête de la responsabilité de l'individu dans une société idéale.

La pierre d'achoppement des discours – moteur et relance de la réflexion – touche à la question du meurtre du père – figure honnie d'aristocrate déchu, égoïste et revendiquant sa dépravation –, une probabilité criminelle entrevue plus ou moins par les trois frères, Dimitri, Ivan et Aliocha, et par le frère bâtard Smerdiakov.

L'amour pour la fatale Gruschenka que se disputent fils et père vaut les trois mille roubles paternels à dérober, un enjeu qui réactive encore le feu de la controverse.

Parabole, prémonition des politiques à venir des XX^e et XXI^e siècles, la possibilité du meurtre symbolique s'avance vers le parricide accompli, le crime rendu légitime.

Hottello – 11 septembre 2016 (Suite de l'article)

La permissivité des raisonnements aveugles – négation des règles et mépris de l'interdit – conduit à la mort de l'homme comme à l'anéantissement collectif à travers un avenir saisi aux prises avec le fascisme, le nazisme et le communisme déviant.

Aujourd'hui, d'autres dialectiques néfastes et mortifères imposent leur triste réalité.

Frank Castorf frotte, telles deux pierres à feu, les temps dostoïevskiens et l'immédiate contemporanéité russe en insérant dans le spectacle des *Frères Karamazov* des propos acerbes, extraits de *Exodus*, le roman de DJ Stalingrad. Le dramaturge Sebastian Kaiser estime que l'auteur construit le tunnel conduisant du XIX^e siècle jusqu'à la mégalopole capitaliste du Moscou d'aujourd'hui, avec sa jeunesse en état de « nadryw », la saturation émotionnelle des concerts punks, des bagarres de métro, des émeutes de stades.

La mise en scène de Frank Castorf, qui répond « présente » aux échos de la violence de nos années 2015, se donne sur la Friche industrielle Babcock à La Courneuve, site de Babcock et Wilcox, entreprise de chaudières et d'installations électriques qui a compté 2000 salariés au XX^e siècle, un berceau de luttes sociales.

Ainsi, la programmation 2016-2017 de la MC93 préfigure la rénovation de la partie Sud du site, des halles monumentales, fleuron de l'architecture industrielle nationale.

Au milieu des carcasses de murs et de la couverture de leur toit – bateaux gigantesques de béton vidés de leurs entrailles métalliques –, entre barrières de chantiers, grues hérissées et trous creusés préparatoires à la construction, dans le bâtiment de l'ancienne usine Babcock, se joue l'épopée de Dostoïevski via Castorf.

La métaphore est éloquente : les débris et les restes industriels déconstruits sont le soubassement sur lequel s'édifiera peut-être l'éventualité d'un autre monde meilleur.

Dans la salle immense, en face des rangées de spectateurs, la scénographie panoramique de Bert Neumann, disparu en 2015, détaille dans le même temps les mouvements dialectiques d'une pensée dostoïevskienne en marche via Castorf.

À jardin, une tour citadine et moderne avec ses escaliers côté salle et côté plateau ; à cour, sur un plan d'eau, une datcha en bois – salle à manger et cuisine de maison ; entre les deux, un sauna et sa cheminée qui diffuse de la vapeur par à-coups.

Art déclamatoire aidant, les comédiens sont filmés au plus près de leurs traits, façon Cassavetes, le visage expressif, des figures dangereusement exposées et poursuivies par la caméra et le micro perché. Ces silhouettes significatives hantent les rues de la ville, comparables aux labyrinthes d'une pensée philosophique vivante.

Les ruelles et les dédales que dessinent de fragiles palissades de bois relient les différents repères spatiaux. Et dans l'embrasement ajourée des panneaux de bois disjoints, le public devine la marche labyrinthique et physique des acteurs : il voit ceux-ci d'abord sur l'écran vidéo central, installés dans le sauna, l'église, la datcha.

C'est bien le regret du public de ne pouvoir approcher davantage les comédiens car ils ne sont finalement que rarement sur le plateau pour des scènes assez fugaces.

Or, n'était la longueur de la deuxième partie qui s'égraine en une succession un peu plate de monologues vains, le pari dostoïevskien est largement tenu : les acteurs excellents incarnent leur personnage intense avec fougue, passion et abandon.

Hottello – 11 septembre 2016 (Suite de l'article)

Souffrant jusqu'au bout des ongles le poids charnel d'une voix intérieure entêtante, ils jouent leur partition dans un don de soi et un engagement scénique tenus.

Saluons Hendrik Arnst pour le père, Marc Hosemann pour Dimitri, Alexander Scheer pour Ivan, Daniel Zillmann pour Alexei, Sophie Rois pour Smerdiakov, Kathrin Angerer pour Grouchenka, Lilith Stangenberg pour Katerina, Patrick Güldenbergh pour Rakitine, et la grande Jeanne Balibar qui parle l'allemand comme le français.

Une aventure excessive mais dont les atouts artistiques sont authentiques.

Véronique Hotte

Festival d'Automne à Paris – MC93 maison de la culture de Seine-Saint-Denis Bobigny, Fiche industrielle de Babcock à La Courneuve, 80 rue Émile Zola, du 7 au 14 septembre. En allemand surtitré en Français. Tél : 01 53 45 17 17